[c. 1770]

278 Danse Macabre (La Grande) des Hommes et des Femmes, historiée et renouvellée de vieux Gaulois en langage le plus poli de notre temps, *numerous rough woodcuts, half russia, rough edges* (*Dove's bindery*) (*Cobden Sanderson*) *Troyes, J. A. Garnier, s. d.*



28.

DANCE OF DEATH



LA GRANDE DANSE MACABRE DES HOMMES ET DES FEMMES,

Historiée & renouvellée de vieux Gaulois, en langage le plus poli de notre temps.

AVEC
- *Le débat du Corps & de l'Ame.*
- *La Camplainte de l'Ame damnée.*
- *L'Exhortation de bien vivre & de bien mourir.*
- *La Vie du mauvais Antechrist.*
- *Les quinze signes du Jugement.*



A TROYES,
Chez JEAN-ANTOINE GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple

AVEC PERMISSION.

L'AUTEUR.



O! créature raiſonnable,
Qui deſire le firmament,
Voici ton portrait véritable,
Afin de mourir ſaintement;
C'eſt la Danſe des Machabées,
Où chacun à danſer apprend;
Car la Parque, cette obſtinée,
N'épargne ni petit ni grand:

Dans ce miroir chacun peut lire,
Qu'il lui convient ici de danſer;
Sage eſt celui qui s'y mire,
Quand la mort le viendra preſſer:
Le plus grand s'en va commencer;
Car il n'eſt nul que la mort fière
Ne porte dans le cimetière:
O! qu'il eſt fâcheux d'y penſer.



Le premier Mort.

Vous qui, par divine ſentence,
Embraſſez des états divers,
Une fois cette même Danſe
Vous danſerez bons & pervers,
Et vos corps mollement couverts,
Tremblez en nous regardant tous,
Seront un jour mangés des vers,
Et ſeront auſſi laids que nous.

Le ſecond Mort.

Dites-moi par quelles raiſons
Vous ne penſez pas à mourir,
Quand la mort, dans vos maiſons,
De tous maux va pour vous guérir,
Sans qu'on vous puiſſe ſecourir;
C'eſt à vous ſouvent d'y penſer,
Car vous pourrez enfin périr,
Et trop tôt avec nous danſer.

Le troiſième Mort.

Entendez ce que je vous dis,
Jeunes & vieux, petits & grands,
De jour en jour dedans vos lits,
Comme nous vous allez en mourant;
Vos corps iront diminuant,
Comme nous autres trépaſſés,
Et quoique l'on vive cent ans,
Ces cent ans ſont bientôt paſſés.

Le quatrième Mort.

Devant qu'il ſoit cent ans paſſés,
Tous les vivans, comme je dis,
De ce monde ſeront paſſés,
Pour l'enfer ou pour le paradis;
Profitez de ce que je vous dis:
Peu de gens ſongent à cette heure,
Mais ce que je trouve de pis,
C'eſt qu'il faut que chacun meure.



La Mort.

Vous qui vivez joyeuſement,
Ou jeune, ou vieux, vous danſerez;
Quand ce jour viendra promptement,
Penſez à ce que vous ferez.
Sus Pape, commencerez,
Comme le plus puiſſant Seigneur,
En ce point honoré ſerez,
Car au grand maître eſt dû l'honneur.

Le Pape.

Faut-il que la danſe je mène,
Moi qui ſuis vicaire de Dieu,
Et dont la grandeur ſouveraine
Eſt reſpectée en tout lieu?
O Mort! ne me fais point la guerre,
C'eſt trop tôt me venir quérir,
Je porte les clefs de Saint Pierre,
Suis-je pas exempt de mourir?

La Mort.

Et vous, le nompareil du monde,
Des grands Seigneurs le tout premier,
Il faut laiſſer la pomme ronde,
Et ce beau palais tout entier,
Vous ne ſerez pas le dernier,
Je me ris de votre prière,
C'eſt trop long-temps ſeigneurier,
Il faut deſcendre dans la bière.

L'Empereur.

Devant qui faut-il que j'appelle
De la mort qui me vient ſaiſir?
Je vois ſon linceul & ſa pelle;
Tout beau, je n'ai pas le loiſir,
Je chéris la grandeur mondaine;
Las! un peu de retardement,
Les Grands, dans ce mortel domaine,
N'ont guère de contentement.



La Mort.

Vous faites l'étonné, me ſemble,
Cardinal, allons vîtement,
Suivez les autres tous enſemble,
Rien ne ſert votre étonnement;
Vous avez vécu richement,
Et non pas comme les Apôtres,
Laiſſez ce riche habillement,
Vous danſerez comme les autres.

Le Cardinal.

J'ai bien plus ſujet de m'ébahir,
Puiſqu'il faut que je parte;
Je ne pourrai plus me vêtir
De violet ni d'écarlate,
Chapeau rouge, chape de prix,
Me faut laiſſer en grande détreſſe.
Hélas! je n'avois pas appris
Qu'après la joie la triſteſſe.

La Mort.

Venez, noble Roi couronné,
Renommé par votreároueſſe,
D'un ſceptre vous fûtes orné,
Par votre pompeuſe nobleſſe;
Mais maintenant toute hauteſſe,
Vous faut laiſſer pour être ſeul,
Dites adieu à votre richeſſe,
Le plus riche n'a qu'un linceul.

Le Roi.

Je n'ai pas appris à danſer,
Votre danſe eſt un peu trop ſauvage:
O Mort! vous pouvez me laiſſer,
Cherchez quelqu'autre perſonnage.
Il eſt bien vrai, puiſqu'Alexandre
A marché ſur vos triſtes pas,
Que comme lui je dois me rendre
Aux lois fatales du trépas.



La Mort.

Légat, vous êtes arrêté,
Vous ne vivrez plus, je vous jure,
Tenez-vous demain apprêté
Pour aller dans la ſépulture,
Cela ſera, je vous aſſure;
Songez-y, je vous le dis tout net
Il faut, dans toute la nature,
Que le vouloir de Dieu ſoit fait.

Le Légat.

Mais, j'ai du Pape la puiſſance;
N'y donnez point d'empêchement,
D'aller comme Légat en France,
Où l'on m'attend dévotement.
Si je meurs, je ne ſais comment
Je ſerai là-haut ou là-bas;
C'eſt Dieu qui le ſait ſeulement:
La mort ſuit l'homme pas à pas.

La Mort.

Grand Duc, renom vous avez,
D'avoir fait, dans votre jeuneſſe,
Trembler, par des coups achevés,
La plus floriſſante Nobleſſe,
Montrez-moi votre hardieſſe;
Les plus grands ſont les premiers pris
Il faut mourir, le temps nous preſſe,
Et danſer pour gagner le prix.

Le Duc.

Hé quoi! penſerois-tu me prendre,
Impitoyable & dure Mort?
Et pourrai-je me défendre
Contre tes traits qui bleſſent fort?
Non, je vois bien qu'il faut attendre
Ton coup fatal patiemment,
Et mille graces à Dieu rendre,
De m'avertir de ce moment.



La Mort.

Patriarche, point de prière;
Il faut partir présentement;
Vous êtes vieux, un cimetière
Doit être votre logement.
C'eſt trop long-temps goûter la vie,
Il faut un peu goûter la mort:
Trop de gens porteroient envie
A votre favorable ſort.

Le Patriarche.

Le monde n'eſt que vanité,
Qui a le plus ſouvent l'homme,
J'aſpirois à la dignité
De ſouverain Pape de Rome;
Mais, ô Mort, me voilà bien pris,
S'il me faut partir à cette heure;
Ne peut-on pas racheter d'un prix
Le moment qu'il faut que je meure?

La Mort.

C'eſt de mon droit que je vous mène,
Connétable au bras courageux;
Les plus forts ſont de mon domaine,
Et plutôt je triomphe d'eux.
Je me moque de ce courage
Que vous montrez dans les combats;
Quand vous faites quelque carnage,
C'eſt moi qui conduit votre bras.

Le Connétable.

J'avois encore intention
D'aſſaillir forts & forteresſes,
Et réduire en ſubjection
Mille gens comblés de richeſſes;
Mais je vois bien que maároueſſe,
Et mon deſir d'aller aux coups,
O! des grands hommes la maîtreſſe,
Ne pourra rien gagner ſur vous.



La Mort.

Quoi ! vous tournez la tête en arrière ?
Archevêque, tirez-vous près ;
Vous avez beau craindre bière,
Pour vous prendre je viens exprès ;
Je me ris de tous vos regrets ;
Vous avez compté ſans votre hôte,
Quand on me croit loin je ſuis près,
Et marche toujours côte à côte.

L'Archevêque.

Je ne ſais par où regarder,
O Mort ! tant vous êtes preſſante ;
De mes biens je croyois m'aider,
Et faut-il que je m'en abſente ?
Le palais que j'ai fait bâtir,
A le quitter ſitôt me peine ;
Mais allons, puiſqu'il faut partir,
Cette diſcuſſion eſt vaine.

La Mort.

Baron d'une illuſtre famille,
Eſtimé brave Chevalier,
Malgré votre renom qui brille,
Votre bagage il faut plier ;
Les dames vous alliez éveiller
Pour leur raconter votre chance,
Il ne s'agit plus de veiller,
Il faut danſer une autre danſe.

Le Chevalier.

Il eſt vrai que mes actions
Ont acquis de la renommée ;
Ma gloire, en mille occaſions,
Par toute terre eſt eſtimée :
Je fus des dames bien aimé,
Jamais je ne fis rien de lâche ;
Mais de vous voir je ſuis pâmé,
Car d'aller mourir il me fâche.



La Mort.

Nonobſtant votre prélature,
Et le bien, votre unique but,
Prélat, il faut à la nature,
Payer aujourd'hui le tribut:
Ne plaignez point votre aventure,
Ce malheur à tous eſt commun,
Ainſi je ne vous fais injure;
Car je ne pardonne pas à un.

L'Evêque.

Je ne ſaurois me réjouir
Des nouvelles que Mort m'apporte:
De tout Dieu compte voudra ouïr,
Et c'eſt ce qui me déconforte,
Le monde auſſi peu me conforte;
Car il paſſe & périt: enfin,
Il retient tout, nul bien n'emporte,
Et toute ſa grandeur prend fin.

La Mort.

Avancez-vous, noble Ecuyer,
Qui ſavez les tours de la danſe,
Il ne faut pas vous ennuyer
Si vous ne portez plus la lance;
Il eſt temps de finir vos jours;
Vous êtes vieux, c'eſt aſſez vivre,
N'attendez point aucun ſecours,
L'heure eſt ſonnée, il faut me ſuivre.

L'Ecuyer.

Puiſque tu me tiens dans tes lacs,
Au moins que je puiſſe un mot dire:
Adieu plaiſirs, adieu ſoulas,
Adieu dames où j'allois rire,
Songez à l'éternel empire,
Fuyez le monde & ſes grandeurs.
Quand la mort viendra, qui me tire,
Elle ſe rira de vos pleurs.



La Mort.

Abbé, venez tôt, vous fuyez,
Votre ame est trop ébahie,
Il faut que la mort vous suiviez,
Encore que vous l'ayez haïe;
Dites adieu à votre abbaye,
Qui gros & gras vous a nourri:
Tôt pourriez après la vie,
Le plus gras est le premier pourri.

L'Abbé.

De mourir je n'avois envie,
Mais je vois bien qu'il faut passer;
Cependant, souvent en ma vie,
De bien faire on m'a vu cesser.
Vous qui voulez trop embrasser,
Monde trompeur que je déteste,
Si vous voulez bien trépasser,
Ne jouez pas de votre reste.

La Mort.

Bailli, qui savez que justice
Se fait là-haut comme ici-bas,
Pour régler une autre police,
Venez & marchez sur mes pas;
Je vous ajourne de main-mise
Pour rendre compte au Tout-puissant;
Je vois bien, par votre surprise,
Que vous n'êtes pas innocent.

Le Bailli.

O! pour moi la triste journée,
O Mort! je ne t'attendois pas;
Ma pauvre chance est bien tournée,
Puisqu'il faut que j'aille là-bas.
O Mort! tu rabas bien ma joie;
Je jugeois l'homme sans appel,
Et je ne vois ni tour ni voie
Pour éviter l'arrêt mortel,



La Mort.

Maître, à quoi sert de regarder
Le ciel dont la terre est régie ?
La Mort ne se peut retarder
Par les règles d'astrologie.
Toute la généalogie
D'Adam, des hommes le premier,
N'a point contre moi d'énergie,
Il vous faut bagage plier.

L'Astrologue.

Suspendez un peu vos décrets,
O Mort ! à qui par fois je pense :
Faut-il prononcer vos arrêts
Contre un homme de ma science ?
Je n'avois pas vu dans les cieux
Que mon heure fût si prochaine ;
Ainsi je connois, soucieux,
Que ma science est incertaine.

La Mort.

Bourgeois, hâtez-vous sans tarder,
Il faut quitter votre richesse :
Rien de mort ne vous peut garder,
Je me ris de votre prouesse :
Vous avez eu de la sagesse,
Si vous avez gagné du bien ;
Si vous n'avez point fait largesse,
Votre regret ne sert de rien.

Le Bourgeois.

J'ai du deuil de sitôt laisser
Rentes, maisons & nourriture ;
Mais le cou il convient baisser
Quand faut aller en sépulture ;
Sage n'est pas la créature
Qui n'a jamais la larme à l'œil,
Et qui n'a ni souci ni cure,
Ni de la mort, ni du cercueil.



La Mort.

Sire Chanoine prébendé,
Il faut quitter le bénéfice ;
Vous m'avez tant appréhendé ;
Mais je viens vous rendre service.
Adieu la jubilation,
Adieu votre belle demeure,
Point pour vous de compassion,
C'est ici votre dernière heure.

Le Chanoine.

Que ferai-je de tous ces biens
Que j'ai moissonnés dans l'église ?
Ne peux-tu rompre mes liens,
Et m'accorder une remise ?
Faut-il quitter l'aumusse grise,
Et le beau surplis de fin lin ?
O Dieu ! que mon ame est surprise
D'être si proche de sa fin.

La Mort.

Dites adieu trafic, Marchand,
C'est trop faire de longs voyages,
Il faut chanter un autre chant,
Et prendre d'autres équipages ;
Voici votre dernier marché,
Lequel ne vous coûtera guère,
De tous soins serez dépêché
Quand vous serez dedans la bière.

Le Marchand.

J'ai couru par monts & par vaux
Pour avoir de la marchandise,
Tantôt à pied ou sur chevaux,
Chargé d'une bonne valise ;
Et maintenant pour le trépas,
Qui vient sitôt qu'il me dépite :
O Dieu ! que mon ame est surprise,
Et ma boutique & mon amas,



La Mort.

Pluſieurs hommes ſont parvenus
En très-haute perfection,
Qui toutefois étoient venus
De fort baſſe condition ;
La doctrine & correction
De vous, Maîtres, tels les a faits ;
Vous mourrez, pour concluſion,
Et rendrez compte de vos faits.

Le Maître d'Ecole.

Grammaire eſt un art agréable,
O Mort ! laiſſez-moi l'exercer ;
De vivre, quoique miſérable,
Je ne puis encore me laſſer :
Pour néant que je ne l'intercède,
Les hommes ont beſoin de moi ;
Tous leurs enfans, ſans mon aide,
Seroient des ignorans, je crois.

La Mort.

Sur courſier ou cheval de prix,
Homme armé, ne monterez plus,
Et puiſque la Mort vous a pris,
Tous vos efforts vous ſont ſuperflus ;
Il faut venir, c'eſt tout abus,
Et laiſſer hallebarde & lance ;
Fuſſiez-vous un ſecond Artus,
Vous danſerez à notre danſe.

L'Homme d'Armes.

Adieu le ſervice du Roi,
Que je faiſois ſans peine aucune,
La Mort me prend en déſaroi,
Et rompt le cours de ma fortune.
A cette danſe, par la main,
Malgré mes dents la Mort me mène.
O triſte ſort du genre humain !
Que tu me vas donner de peine ?



La Mort.

Chartreux, prenez patience,
Il vous faudra bientôt mourir;
Déjà votre longue abstinence
Vous a fait à moitié périr.
Le ciel, content de votre vie
Toute pleine d'austérités,
Veut enfin qu'elle soit suivie
Des célestes prospérités.

Le Chartreux.

Comme au monde j'ai dit adieu,
O Mort ! je suis prêt à vous suivre;
J'aime mieux aller à Dieu
Que d'être Chartreux & de vivre :
La terre avec ses grandeurs,
Est une chose méprisable;
Et ce qui doit charmer nos cœurs,
C'est le paradis adorable.

La Mort.

Sergent, qui portez cette masse,
Penseriez-vous vous rebeller ?
En vain faites-vous la grimace,
La Mort vous vient interpeller.
De la part de Dieu, notre Sire,
Je vous commande d'approcher;
Ne me faites pas deux fois dire,
Sans records je fais tout marcher.

Le Sergent.

Moi qui suis un Officier royal,
Sous les exploits de qui tout cède,
Qui fais du bien, qui fais du mal,
Qui pour argent donne un remède,
Comment as-tu pu m'attraper,
O Mort ! tu te ris de mes ruses ?
J'ai beau te faire mes excuses,
Je ne saurois plus r'échapper.



La Mort.

Père, par-là vous passerez,
Peu vous sert de vous défendre;
Plus l'homme vous n'épouvanterez,
Quittez l'habit, il faut se rendre,
Au tombeau il faut descendre,
Où bientôt mot ne direz.
Vous avez prêché sur la cendre,
En cendre vous retournerez.

Le Moine.

J'aimerois bien mieux encore être
Avec mon breviaire en main,
Dans ma cellule & dans mon cloître,
A prier le Dieu souverain.
Des péchés de mes jeunes ans
Je n'ai pas bien fait pénitence:
O Mort! encor pour quelque temps,
Dispensez-moi de cette danse.

La Mort.

Usurier de sens déréglé,
Marchez promptement à ma suite;
L'argent vous a trop aveuglé,
Il faut que votre cœur le quitte;
Là-bas vous en serez lardé,
Et serez puni de ce vice;
Car Dieu, qui vous a regardé,
Est las de votre avarice.

L'Uusurier.

Me convient-il sitôt mourir?
Ce m'est une peine bien dure;
Mon or me peut-il secourir
Dans cette funeste aventure?
O Mort! plus funeste qu'un lion,
Attendez que je vous délivre,
Si vous voulez, un million,
Et me laissez encore vivre.



La Mort.

Médecin, avec votre urine
Que vous soignez de regarder,
Il faut laisser la médecine,
Et venir à moi sans tarder;
Me voilà pour vous commander;
Ni vos raisons, ni vos remèdes,
Ne peuvent de moi vous garder,
Il faut partir sans intermède.

Le Médecin.

Avec tout mon art de physique,
Où mon bien & mon temps j'ai mis,
Ma théorie & ma pratique,
Mon grand renom & mes amis,
Mes secrets d'herbes & racines,
Et mes remèdes souverains,
Malgré toute ma médecine,
La Mort me tient entre ses mains.

La Mort.

Gentil Amant de bonne mine,
Qui vous pensez de grande valeur,
Malgré votre noble origine,
Il faut mourir avec douleur;
Vous changez déjà de couleur,
Je le vois sur votre visage;
Mais quoi! c'est le commun malheur
De tous les hommes de votre âge.

L'Amoureux.

Hélas! n'aurai-je aucun secours,
Ni de garçons, ni de fillettes?
Adieu mes premières amours,
Adieu chapeaux, adieu fleurettes;
Quand vous serez dans vos goguettes,
Souvenez-vous de moi souvent,
Et pensez, si sage vous êtes,
Qu'un peu de pluie abat grand vent.

Avocat



La Mort.

Avocat, ſans procès me faire,
Venez votre cauſe plaider;
Vous avez bien ſu l'art de plaire,
Mais cet art ne vous peut aider;
Voici l'heure qu'il faut paroître
Devant le Juge ſouverain;
Défendez-vous devant ce maître,
Plutôt aujourd'hui que demain.

L'Avocat.

C'eſt bien raiſon que droit ſe faſſe,
Me défendre je ne puis pas;
La Mort ne fait aucune grace
A créature d'ici-bas.
J'ai eu de l'autrui, quand j'y penſe,
De quoi je crains d'être repris:
Il faut écouter ma ſentence,
Dieu rendra tout à juſte prix.

La Mort.

Ménétrier, qui danſe & notes
Apprenez avec beau maintien
A mille ſots & mille ſottes,
A votre avis, allons-nous bien!
Je veux vous apprendre pour rien
De la Mort la légère danſe;
Je ſuis un danſeur ancien,
Maître doit montrer ſa ſcience.

Le Ménétrier.

De danſer ainſi je n'ai cure,
Et le deſir ne m'en prend point;
Il n'eſt point de peine plus dure
Que de crever dans ſon pourpoint;
Et néanmoins, ô Mort cruelle!
Il faut vouloir ce que tu veux:
Adieu violon & chanterelle,
La Mort n'écoute point mes vœux.



La Mort.

Paſſez Curé, ſans tant ſonger,
Croyez-vous que je vous pardonne ?
Vous ſouliez vifs, & morts manger,
Il faut aux vers que je vous donne.
Vous fûtes jadis ordonné
Pour des gens être l'exemplaire;
De vos faits ſerez guerdonné,
La peine mérite ſalaire.

Le Curé.

Veuille ou non, il faut donc ſe rendre,
Et laiſſer ma robe & mes biens;
Quoi! je n'aurai donc plus d'offrande,
Ni droits de mes paroiſſiens,
De baptême, de mariages ?
Souverain dur & rigoureux !
O Mort ! tu fais bien des outrages
A l'homme qui ſe croit heureux.

La Mort.

Laboureur, tout courbé de peine,
Vous avez trop vécu de temps,
Il faut mourir, choſe certaine,
Dépêchons, car je vous attends,
Vos deſirs en ſont-ils contens ?
La Mort de ſouci vous délivre;
Vous êtes chargé de vieux ans,
L'homme toujours ne peut pas vivre.

Le Laboureur.

J'ai ſouhaité la mort ſouvent,
Et cependant je l'appréhende;
J'aime encore mieux & pluie & vent,
Et chaleur, quoiqu'elle ſoit grande :
Si l'on endure quelques maux,
Par fois quelques plaiſirs on goûte;
Mais cette mort que l'on redoute,
Trouble notre commun repos.



La Mort.

Promoteur, venez à la cour,
Méditez ce qu'il faut dire ;
A mes avis ne ſoyez ſourd,
Si vous ne voulez être pire :
Vous êtes, certes, accuſé
Devant la Majeſté divine,
De n'avoir pas trop bien uſé
De l'office où Dieu vous deſtine.

Le Promoteur.

J'euſſe demain reçu vingt ſous
D'un qui demande une ſentence,
Afin de l'envoyer abſous
Hautement en pleine audience;
Cependant je perdrai ce droit,
S'il faut que ſous vous je trébuche.
Hideuſe Mort! mon cœur voudroit
Encore éviter cette embûche.

La Mort.

En grand ſouci, travail & peine,
Vous avez gardé vos priſons,
Et des criminels à la chaîne,
Condamnés pour mille raiſons.
Pour terminer cet embarras,
Géolier ſoigneux, je viens vous prendre ;
Il eſt temps de paſſer le pas,
Vos clefs à d'autres il faut rendre.

Le Géolier.

Je tenois de bons priſonniers,
Qui, ſans faire une longue courſe,
Me préparoient de bons deniers,
A remplir aujourd'hui ma bourſe.
Mais puiſqu'il faut ſitôt mourir,
Et ſuivre vos fatales danſes,
Il ne faut plus tant diſcourir,
Adieu mes belles eſpérances.



La Mort.

Pélerin, vous avez aſſez
Fait ſur terre pélerinage;
Gens comme vous ſont bien laſſés,
On le voit à votre viſage;
Voici votre dernier voyage,
Qui rendra vos deſirs contents.
La fin va couronner l'ouvrage;
Dépêchez-vous, je vous attends.

Le Pélerin.

Je voudrois bien faire un voyage,
Que dès long-temps j'ai projetté;
O Mort! à qui tout fait hommage,
Je ne vous demande qu'un Eté:
L'Hiver toujours triſte & funeſte,
Selon que le temps ſera,
Jouez pour moi de votre reſte,
Je ferai ce qu'il vous plaira.

La Mort.

Berger, avec ta houlette,
Tes brebis & ton jeune chien,
Ton panier d'œufs & ta muſette,
Qui ne ſonge jamais à rien,
Qui croit toujours manger & vivre
Sans penſer à l'éternité;
Je ſuis la Mort, il me faut ſuivre;
Te voilà pris comme en un blé.

Le Berger.

Si mes brebis ſont en danger
Dans les champs & ſur les montagnes,
Et ſi le loup les va manger,
Quand ils paiſſent dans les campagnes,
Je ne pourrai les ſecourir,
Si dans la foſſe tu m'entraîne.
O Mort! à me faire mourir,
Ne prends pas encor tant de peine.



La Mort.

Marchons, bon père Cordelier,
Qui devant moi baiſſez la vue,
Devez-vous vous émerveiller
Si votre heure eſt dejà venue!
Vous avez tant prêché la mort,
Que ſon heure eſt incertaine;
Je ne crois pas vous faire tort,
Cordelier, je vous emmène.

Le Cordelier.

Qu'eſt-ce que vivre dans le monde?
Nul n'y demeure en ſûreté;
Il ne faut point que l'on ſe fonde,
Si ce n'eſt en l'éternité.
La richeſſe n'empêche mie
Qu'on ne faſſe naufrage au port;
Et tel croit ſavourer la vie,
Qu'il faut ſuccomber à la mort.

La Mort.

Petit Enfant n'aguères né,
Sans pitié de ton innocence,
Au tombeau tu ſeras mené,
Quoique tu faſſes réſiſtance,
Puiſque du jour de la naiſſance,
A la mort chacun doit s'offrir,
Plutôt que plus tard, cette danſe,
Petit drôle, il te faut ſubir.

Le petit Enfant.

A peine, hélas! puis-je parler,
A peine ai-je goûté la vie,
Qu'il faut du monde s'en aller
Avec la mort, mon ennemie.
Mais, hélas! ſi c'eſt ſon vouloir,
Que peut contr'elle ma foibleſſe?
J'aime beaucoup mieux l'aller voir
Encore enfant qu'en ma veilleſſe.



La Mort.

Pensez-vous de mort échapper,
Petit Clerc à simple tonsure?
En vérité, c'est se tromper:
Suivant l'ordre de la nature,
L'homme ne vit que pour mourir,
Quand Dieu veut, quand bon lui semble.
N'ayez pas crainte de périr,
Nous ferons ce voyage ensemble.

Le Clerc.

A peine suis-je dans l'Eglise,
Et vous me parlez de mourir!
J'avois une place promise,
Et déjà de quoi me nourrir.
Je me préparois pour les Ordres,
Mais tous mes soins sont superflus,
La Mort cause mille désordres;
Il ne faut rien quand on n'est plus.

La Mort.

Hermite, vous faites refus
De danser avec les autres;
Habilles, allons, levez-vous, sus,
Il faut être aujourd'hui des nôtres,
De Jesus-Christ c'est le vouloir;
D'autres auront votre hermitage;
Je ne conviens vous en vouloir,
Ce n'est pas-là votre héritage.

L'Hermite.

Pour avoir vécu solitaire,
Dans ma cabane pauvrement,
La Mort est elle le salaire
De mon triste détachement?
Puisqu'il faut que cela se fasse,
Je suis bien content de partir;
Mais je demande à Dieu la grace
De me sauver & bien mourir.



La Mort.

Par les champs & par les villages
Pauvres gens vous avez pillés,
Bu vin frais & des outrages,
Sans avoir jamais rien payé:
Avec votre chapeau de paille,
Il faut mourir, Aventurier;
Vous danserez vaille que vaille,
Sans argent ou Ménétrier.

L'Aventurier.

Je crains fort ce fâcheux passage,
Car à la mort j'ai peu songé;
Qui ne le craint point n'est pas sage,
Et doit être bien affligé.
Cependant, qui s'en peut défendre?
On a beau faire le rétif,
Quand Mort assaut, faut se rendre,
Fût-on des hommes le plus vif.

La Mort.

Ce que dansez n'est en usage;
Mais pauvre sot bien vous avient,
Autant le fou comme le sage,
Tout homme à danser convient:
L'Ecriture, il m'en souvient,
En parle dans ses saintes pages,
L'ame s'en va, point ne revient;
Marchez avec vos visages.

Le Sot.

A vos ordres je suis soumis,
Car je ne puis vous faire rire,
Et je n'aurai plus d'ennemis
Dedans votre mortel empire.
J'ai toujours bien su que la mort,
Tout tant qu'en ce monde nous sommes,
Au trépas mettoit bien d'accord,
Les fous avec les sages hommes.



LE CORNEUR.

TOus & toutes mourir convient,
Foibles & forts, on le peut lire,
David l'a dit deſſus ſa lyre,
Et l'heure ſans y penſer vient.
Tous & toutes mourir convient,
La juſte raiſon nous l'inſpire.
C'eſt de Dieu le jour de ſon ire,
De la Mort le dernier empire,
Ce jour pour tout le monde vient.
Tous & toutes mourir convient,
Perſonne ne s'en peut dédire;
Les uns y trouvent à redire,
L'autre ſur ſes gardes ſe tient;
Car il ſait cet antique dire:
Tous & toutes mourir convient.
Pourquoi nous viens-tu réveiller?
Laiſſes-nous encore ſommeiller.
Qui eſt cet homme ſombre & morne?
C'eſt un vrai charbon en noirceur,
Son cri, ſon viſage & ſa corne,
Me font preſque mourir de peur.
Las! il nous vient admoneſter
Qu'il nous faut tous reſſuſciter:
Son cor par-tout ſe fait entendre,
Allons, morts qui dormez à plat,
Voici l'heure qu'il faut ſe rendre
Dans la pleine de Joſaphat.
Mon Dieu, quel étrange tracas!
Que de monde tout en un tas,
Qui pour ſe réveiller s'apprête?
Qu'en voilà dans un ſeul tombeau
Qui ne peuvent lever la tête,
Malgré le ſon du cor nouveau.
Cependant ce Maure corneur,
Plus ſec & noir qu'un ramoneur,
Redouble ſes coups & nous preſſe:
Il n'a plus qu'un coup à ſonner,
Et ne croyez pas qu'il nous laiſſe,
Quand il devroit toujours corner.
Il a l'ordre du Souverain
De tenir ce cornet en main,
Et d'en réveiller tout le monde;
Et quand on voudroit réſiſter,
Il va faire ſi bien ſa ronde,
Qu'il fera tous reſſuſciter.
Nul ne ſauroit préſentement
Reculer à ſon jugement,
Ni de Dieu fuir la colère;
Il va des hommes triompher,
Et ſelon qu'ils auront fait,
Ils auront le ciel ou l'enfer.
Grand ſaint Michel, conſerves-nous,
Nous t'en prions à deux genoux:
Lorſque tu pèſeras nos ames,
Appaiſe l'ire de Dieu,
Afin qu'exempt des dures flammes,
Le ciel ſoit notre dernier lieu.

Vous



Le Roi mort.

Vous qui, dans cette portraiture,
Voyez danſer états divers,
Penſez que l'humaine nature
N'eſt que viande pour les vers :
On le peut bien voir dans ces vers ;
Moi qui portois une couronne,
Tels ſerez-vous, bons & pervers,
C'eſt ainſi que le ciel l'ordonne.

L'Auteur.

Rien n'eſt l'homme qui y penſe,
Et l'on doit y penſer ſouvent ;
Mais on peut voir par cette danſe,
Qu'il n'eſt que cendre & que vent ;
Retenez-en bien la mémoire,
Chrétiens, je vous en avertis,
Et liſez par fois cette hiſtoire,
O grands ! auſſi bien que petits.

Le Roi mort.

Bon fait penſer ſoir & matin,
Le penſer en eſt profitable ;
Tel eſt ce jour, qui n'eſt demain ;
Il n'eſt rien de plus véritable,
Tous les jours on s'en apperçoit,
Ce diſcours n'eſt point une fable,
Il n'eſt rien que Dieu qui ſoit ſtable,
Car la Mort, enfin, nous déçoit.

L'Auteur.

Mais pluſieurs ſont à qui n'en chaut,
Comme s'il n'étoit point de gloire,
Ni d'enfer terrible & bien chaud,
Comme le dit la ſainte hiſtoire ;
Gardez bien dans votre mémoire
Ce ſentiment qu'il faut mourir,
Vous ne craindrez point la mort noire,
Quand elle vous viendra quérir.



Pécheur, regarde ta figure,
Si bien dépeinte en cette Mort;
Tu feras la même poſture
Lorſque tu finiras ton ſort :
Fu fus d'une belle ſtature
Avant ton péché malheureux;
Mais depuis ta triſte aventure,
Ton corps n'eſt plus qu'un corps hideux.
Homme de pied ou de cheval,
Veux-tu que je te le die ?
Tôt ou tard, ſoit bien ou mal,
Il faut que tu perde la vie;
A cela nul ne remédie :
La Mort, deſſous ſes dures loix,
Met, après une maladie,
Les Paſteurs avec les Rois.

De tout honneur déſemparé,
Le pécheur eſt trop miſérable,
Au cheval il eſt comparé,
Du côté du corps périſſable;
Car ſouvent il porte le diable,
Et ne fait que ſa volonté,
Dont il a peine perdurable,
Et perte pour l'éternité.
Auſſi Dieu touché vivement,
Pour lui, plus dûr qu'une roche,
Au dernier jour du jugement,
Lui fera ce triſte reproche :
« Allez, maudits, au feu là-bas,
» Avec Satan, votre ſemblable;
» Vous avez marché ſur ſes pas,
» Soyez comme lui miſérable ».



LE CORNEUR.

Tôt, tôt, que chacun avance,
L'heure de la Mort, elle danse,
Va sonner & doucement vient,
Et personne ne s'en souvient.
Berger, Roi, Empereur & Pape,
Si ce n'est quand cette heure frappe.
Venez, hommes, femmes & enfans,
Jeunes & vieux, petits & grands,
Tant nécessaires qu'inutiles,
Car un seul n'en échapperoit,
Quand un royaume il donneroit;
C'est pourquoi, sans que l'on s'y trompe,
Mortels, au premier son de trompe,
Sans grand délai, ni sans secours,
Que chacun se trouve à son tour
Dans la place où l'on ressuscite,
Afin que selon son mérite,
En sortant de ce vaste lieu,
On soit récompensé de Dieu,
Et que ce grand Dieu nous accorde
Sa divine miséricorde,
Moyennant un saint repentir,
De ce que je vous viens avertir;
Car sans cette humble pénitence,
Et cette sainte repentance,
Ecoutez ce que je vous dis:
Vous n'aurez point de paradis;
Et si quelqu'un par trop se flatte,
Si d'orgueil par fois il éclatte,
Le ciel cher vendu lui sera,
Quand ainsi vivre il cuidera.
Tous vos pères & vos ancêtres,
Tant les valets comme les maîtres,
Qui dans le monde ont vêcu tous,
Ont aussi bien dansé que vous,
Et sont allés dedans la tombe.
Or ceux qui après vous viendront,
Pareillement danseront;
En quelque province qu'il aille,
Soit qu'il soit grand, ou qu'il travaille,
Sans savoir quand, soir ou matin,
Aujourd'hui, peut-être demain;
Car ni pauvre, ni grand monarque,
Ne sauroient éviter la Parque;
Et cependant, pour y aller,
On n'en veut point ouïr parler.
Toutefois, pauvre créature,
Cette danse est d'autre nature
Que les autres danses ne sont,
Auxquelles nulles gens ne vont,
S'ils n'en ont une extrême envie;
Mais à celle où je vous convie,
Vouliez ou ne vouliez,
Il faut que tous vous dansiez.



Ouvre tes yeux, ô créature !
Regarde dans cette peinture,
Mais avec admiration,
Le ſujet de ma viſion :
Trois morts avec leurs ſuaires,
Sortis de l'ombre de leurs bières,
Tous défigurés, tous hideux,
Se ſont préſentés à mes yeux ;
Leur chair à demi déchirée,
De gros vers étoit la curée,
Et leurs os preſque décharnés,
M'alloient empuantir le nez,
Si je n'eûs de cette place
Auſſitôt détourné la face.
Hélas ! que les mortels ſont vains,
Qu'eſt-ce, après tout, que les humains,
Qui ſe font l'un l'autre la guerre ?
Qu'un peu de poudre, un peu de terre :
A quoi ſervent tous leurs débats ?
A quoi ſert tous leurs combats ?
Toutes leurs querelles ſanglantes,
Leurs rancunes violentes,
Leurs biens & leurs poſſeſſions,
Leurs immortelles actions,
Le rang de leurs hautes Nobleſſes,
Et leurs honneurs & leurs richeſſes,
Leurs alcoves ſi bien parés,
Leurs lambris richement dorés,
Leurs vaſes & tous leurs beaux luſtres,
Les rares portraits des illuſtres,
Les parterres qu'on voit fleurir,
S'il les faut quitter & mourir ?
Vraiement c'eſt bien grande folie
D'aimer ainſi fort la vie,
Et de ce ſéjour, triſte lieu,
En faire tous les jours un Dieu.
Quiconque, hélas ! a du courage,
Qu'il ſonge à la mort s'il eſt ſage ;
Qu'il regarde dans le tombeau,
S'il y trouve rien de plus beau :



Viens, Chrétien, approche & remarque,
Jadis, celui-ci fut Monarque;
Cet autre, qui fait mal au cœur,
Fut autrefois Empereur:
Tu vois bien que rien ne m'échappe.
Cet autre-ci fut un grand Page;
Ce corps pourri fut un Baron
De grande puiſſance & de renom;
Cet autre fut un noble Comte,
Dont jadis on fit bien du compte,
Celui que je te montre, *adhuc*,
Porta la qualité de Duc;
Celui-ci fut un Gentilhomme;
Cet autre un Cardinal de Rome;
Celui-ci fut un gros Abbé,
Si vieux qu'il en devint courbé;
Celui-là fut un riche Chanoine;
Celui-ci fut un gras Moine,
Et cet autre un riche Préteur,
Toujours buvant, toujours rieur;
Cet autre un vaillant Capitaine,
Qui poſſédoit un grand domaine.
Les femmes de ce grand troupeau,
Sont auſſi dedans ce caveau.
Cependant, peux-tu bien connoître
Quel fut le vaſſal ou le maître?
Tout eſt égal dans le cercueil,
Plus rien ne ſe diſtingue à l'œil,
Ce ſont tous os de même forme,
Et l'un & l'autre est difforme,
Tant la femme que le mari,
Tout en est ſec, tout est pourri;
C'est la ſeule ame qui demeure,
Dieu n'a pas voulu qu'elle meure,
Car ſon être étant immortel,
Son ſéjour doit être au ciel;
Ainſi ces trois morts me parlèrent,
Ainſi ils me révellèrent;
Je ne vis plus que des oiſeaux,
Que des ſerpens, que des chevaux,
Et de groſſes bêtes affreuſes,
Dont les grandes gueules hideuſes,

Vomiſſoient des hommes vivans,
Qui rentroient auſſitôt dedans.

Le premier Mort.

Si nous vous apportons nouvelles
Qui ne ſont ni bonnes ni belles,
Savoir qu'il faut un jour pourir,
Et que nos loix ſont de mourir;
N'en ayez point de déplaiſance,
Prenez le tout en patience,
Mes bons amis, préſentement,
Qu'êtes d'un bon tempérammment,
Qui poſſédez maintes richeſſes,
Force, beauté, grandes nobleſſes,
De qui les pères & les parens
Ont vêcu près de cent ans,
Ne vous flattez point, je vous prie,
Tôt ou tard vous perdrez la vie,
Vous ſerez ſecs & très-hideux,
Ainſi que les plus pauvres gueux;
Pourvoyez-y, mais de bonne heure;
Faut-il attendre que l'on meure,
Ou bien ſur la fin de ſes jours,
A demander à Dieu ſecours?
Notre corps n'est que pourriture,
Quand il est mort, ce n'est qu'ordure,
Et c'est folie, hors le beſoin,
D'en avoir toujours tant de ſoin.

Le ſecond Mort.

Dame, enfin, ce n'est point pour rire,
Ce que mort vient de vous dire;
Pourvoyez-vous ſi vous voulez,
Autrement que vous ne ſouliez;
Car enfin la Mort vous épie,
Pour laiſſer votre corps ſans vie,
Plus vîte que vous ne cuidez.
Si vous êtes outre-cuidés,
Si pour une aiſe mondaine,
Et pour une joie un peu vaine,
Ou pour un criminel deſir,
Pour un volupteux plaiſir,
Ou pour quelque haine implacable
Que vous inſpirera le diable,
Pour une querelle, pour un duel,
Quelque reproche criminel,
Quelque mauvaiſe médiſance,
Ou quelque folle complaiſance,
Vous allez perdre un paradis,
Ecoutez ce que je vous dis:
L'enfer ſera votre demeure,
Peut-être, hélas! dans une heure;
Car nul ne ſait quand il mourra,
Et quand à lui la Mort viendra.
Penſez donc à cette ſemonce,
Votre cœur y fait-il réponſe?
Croyez-vous ſérieuſement
A ce juste avertiſſement?
Regardez bien cette peinture,
Ce déſordre de la nature,
Qu'on vous fait dans ce tableau,
Quand vous ſortirez du tombeau.
C'est aſſez vous dire de choſe,
Dans mon cercueil je me repoſe:
Faites bien, vous le trouverez,
Autre bien vous n'emporterez.

Le troiſième Mort.

Folles gens, dans vos exercices,
Qui n'aimez rien que les délices,
Qui jamais à moi ne ſongez,
Qui tous les jours d'habits changez,
Qui chériſſez la promenade,
La muſique & la ſerénade,
Et la comédie & le bal,
Qui quittez le bien pour le mal,
Et ne ſongez dans vos franchiſes,
Qu'à contenter vos gourmandiſes,
Je vous le dis par amitié,
J'ai bien pour vous de la pitié;
Car enfin, votre temps approche,
Et ſi votre cœur eſt de roche,
Et que ne penſiez à la mort,
Malheureux ſera votre ſort;
Quand avec ma triſte eſcorte,
J'irai frapper à votre porte,
Hélas! pour lors que ferez-vous?
Dans quels cabinets & dans quels trous,
Dans quelles caves & dans quels abîmes,

Irez-vous cacher vos crimes?
La multitude m'en fait peur,
Et pour ce j'en ai de l'horreur.
Las! ce ne sera pas ma faute,
Car j'ai la voix assez haute;
Tant de monde qu'on voit périr,
Vous dit assez qu'il faut mourir;
Tous les jours la tenture noire,
Vous la doit remettre en mémoire;
Aux portes tant de trépassés,
Que vous plaignez quand vous passez,
A qui, dessus leur dernier gîte,
Vous jetez un peu d'eau bénite,
Vous devroient bien faire songer
Qu'il faut d'ici-bas déloger:
Songez à cette remontrance,
Malheur à celui qui n'y pense;
Car quand songer il y viendra,
La Mort tout-à-coup le prendra.

Les trois Vifs & trois Morts.

O Sainte Croix, par ta puissance,
Dont j'apperçois la ressemblance,
Garde mon corps & ne consens
Que nous perdions ainsi le sens:
La nouvelle qu'on nous apporte,
Sur notre ame est déjà très-forte;
Nous voulons bien en profiter,
Nous desirons nous apprêter,
Afin que quand nous viendrez prendre,
Nous soyons tous prêts nous rendre;
Déjà nous tremblons de frayeur,
Du péché nous avons horreur,
Nous avons pour lui de la haine,
Sa laideur nous fait de la peine,
Nous détestons ses vains appas,
Et nous aimons mieux le trépas,
A le prendre au pied de la lettre,
Que n'en jamais aucun commettre.
O Mort! qui venez de parler,
Et qui nous venez d'enrôler
Dans votre triste confrairie,
Nous méprisons déjà la vie,
Et nous sommes prêts de mourir
Dès que vous nous viendrez quérir;
Venez frapper à notre porte;
Quand vous le voudrez, il n'importe;
Nous avons purgé notre cœur
Afin d'arriver au bonheur
Que dedans la voûte éternelle,
Dieu prépare à l'ame immortelle.

Amen.





TÔT, tôt, femmes, venez danſer
Incontinent après les hommes,
Et gardez-vous bien de verſer
Dedans le chemin où nous ſommes :
Mon cornet ſonne bien ſouvent,
Après le petit le grand ;
Mais on ne s'en met pas en peine,
Et c'eſt de quoi je me démène.
Dépêchez-vous, ſi vous voulez,
Car bientôt vous vous en allez
Comme des flots, l'un après l'autre
Dedans le Royaume nôtre,
Où vous rendrez compte en effet
De tout ce que vous aurez fait,
Afin qu'à la fin de la danſe,
Vous en ayez la récompenſe,
Ou ſoit du bien, ou ſoit du mal,
Dont le dernier eſt très-fatal ;
Car le mal conduit dans le gouffre,
Où ſans ceſſe le damné ſouffre
Et le bien dans l'éternité,
Où l'on voit la Divinité.



SOuvenez-vous, hommes & femmes,
De penser à vos pauvres ames,
Et de quitter la passion
De la maudite ambition
Que vous avez pour les richesses,
Sujets de si grandes tristesses;
Tous vos soins & votre souci
Ne vous cesseront point ici.

Ce monde, hélas! n'est qu'un passage
Pour arriver à l'héritage
Que Dieu prépare à ses élus,
Pour récompenser leurs vertus:
Ce doit être là votre affaire,
C'est le solide & nécessaire;
Quiconque le méprisera,
Tôt ou tard s'en repentira.



La Mort aux Dames.

Venez, Dames ou Demoiſelles,
Chrétiennes ou de la Religion,
Veuves ou femmes, ou pucelles,
Et ſans aucune exception,
Fuſſiez-vous de condition,
De belle ou laide preſtance,
Il faut, le vouliez-vous ou non,
Venir danſer à notre danſe.

Le ſecond Mort.

Quels ſont nos corps? je le demande
A vous, femmes, d'états divers,
Sinon une puante viande,
Après notre mort, pour les vers;
Pourquoi donc ſi fort la flatter,
Et ſi délicate la rendre,
Puiſqu'elle doit, ſans conteſter,
Quelque jour retourner en cendre?

Le troiſième Mort.

Compagnon, bonne est ta raiſon;
De ces femmes outre-cuidées,
Leur corps ſera de la venaiſon,
Des vers dans le tombeau gardées,
Leurs beautés tous les jours fardées,
Des vers dans la tombe elles ſeront,
Pour or ou pour argent regardées
De perſonne plus ne ſeront.

Le quatrième Mort.

Femmes, mirez vos doux appas
Dans cette triste ſépulture;
Regardez ces os en un tas,
Qui font horreur à la nature:
Ils ont été d'états divers,
Reines, Bergers, grandes Dames;
On ne ſait plus, mangés des vers,
S'ils ſont os d'hommes ou de femmes.



La Mort.

Noble Reine, de beau corsage,
Belle, joyeuse à l'avenant,
De par le Souverain j'ai charge
De vous enlever maintenant;
Ne vous faites pas prier tant,
Vous commencerez cette Danse;
Faites au trône, à l'instant,
Une profonde révérence.

La Reine.

Cette Danse m'est bien nouvelle,
Et j'en ai le cœur très-surpris:
O Mort! que vous êtes cruelle
A gens qui ne l'ont pas appris!
Las! en la Mort tout est compris,
Reine, Dame, grande & petite;
Les plus grands sont les premiers pris,
Et nul au monde ne l'évite.

La Mort.

Et vous, madame la Duchesse,
Que j'attrape sans y penser,
Ne songez plus à la richesse
Que vous tâchiez tant d'amasser;
Aujourd'hui vous faut trépasser,
Malgré votre mondaine envie;
Folie est de tant embrasser,
Puisqu'il faut quitter cette vie.

La Duchesse.

Je n'ai pas encore trente ans,
A peine à vivre je commence,
Je prenois un peu de bon temps;
Mais adieu toute ma complaisance,
Mes amis, mon or & mon bien,
En qui j'ai mis mon espérance,
Contre la Mort ne peuvent rien,
Et moins encore contre la Danse.



La Mort.

Or ſus, Madame la Régente,
Qui de bien dire avez le nom,
Qui d'être joyeuſe & fringante
Avez au monde le renom,
Votre temps eſt paſſé de rire,
De dire le mot & railler,
Me voici chez vous pour vous dire,
Que la Mort fait tout oublier.

La Régente.

Quand des nôces je me ſouviens,
Des violons & des trompettes,
Des bals & des comédies,
Des grandes chères que j'ai faites,
Je connois que telles emplettes,
En temps de mort n'ont point de lieu.
Les femmes ſont trop indiſcrètes,
Tout ſe paſſe hormis d'aimer Dieu.

La Mort.

Belle femme de Chevalier,
Qui chériſſez ſi fort la chaſſe,
Vîte, il faut vous déshabiller,
Et ſuivre promptement ma trace.
Si vous aviez en temps & lieu
Pourchaſſé le bien de votre ame,
Vous n'auriez pas, ma belle Dame,
De la peine à venir à Dieu.

La femme du Chevalier.

Penſois-je, hélas! ſitôt mourir?
J'avois une ſanté parfaite;
Verrai je ma beauté périr,
Moi que l'on trouvoit ſi bien faite?
En rien ne ſe faut plus fier,
Tout au monde nous fait la guerre,
J'étois belle & pompeuſe hier,
Aujourd'hui je ſuis dans la terre.



La Mort.

Dame Abbeſſe vous laiſſerez
Votre bonne & belle Abbaye,
Un ſinceul vous emporterez,
Et n'en ſoyez point ébahie;
Votre croſſe d'argent doré
Sera mieux dans les mains des autres;
Vous avez aſſez demeuré,
Il faut être à préſent des nôtres.

L'Abbeſſe.

Le ſervice hier je faiſois,
En qualité de votre Abbeſſe;
Ma croſſe d'argent je portois
A Matines, puis à la Meſſe:
Aujourd'hui faut-il que je laiſſe
Abbaye, croſſe & Couvent?
Hé mon Dieu! de ce monde qu'eſt-ce?
Qu'une girouette à tout vent.

La Mort.

Belle, pliez vos gorgerettes,
Il n'eſt plus temps de ſe farder,
Vos atours, vos oreillettes,
Hélas! ne vous peuvent aider;
Je ne vous puis accorder
De vivre dans cet exercice:
Croyez-vous que pour mignarder,
Votre beauté me fléchiſſe?

La femme de l'Ecuyer.

Quoi! déjà du monde partir?
Je ſuis ſi jeune, je ſuis ſi forte,
Je voudrois bien n'en pas ſortir;
On n'eſt plus rien quand on eſt morte;
Je préparois un bel habit,
Et la juppe de moërre verte;
Mais je ſuis priſe dans mon lit,
Puiſque la Mort m'a découverte.



La Mort.

Pas ne vous oubliez derrière,
Venez après moi, la main ;
Je prends au bien la Bergère
Comme je fais le Souverain.
Vous ne vous plaindrez plus toujours
D'avoir peine à garder vos bêtes :
Vous avez fini vos beaux jours,
Il faut célébrer d'autres fêtes.

La Bergère.

Partir ſitôt ſans y ſonger,
Voici de piteuſes nouvelles,
Que fera mon pauvre Berger,
Qui m'aimoit comme ſes prunelles ?
J'aimerois mieux tondre mes laines,
Garder avec ſoin mon troupeau,
Avoir quatre fois plus de peines,
Et n'aller point dans le tombeau.

La Mort.

Allons, pauvre vieille Impotente,
Qui m'appelâtes tant de fois,
Me voici contre votre attente,
Il faut obéir à mes loix ;
Vous avez ſouffert au monde,
A la fin j'ai pitié de vous,
Soit qu'on en rie, ſoit qu'on en gronde,
C'eſt ainſi que je parle à tous.

L'Impotente.

De vieilleſſe je ne vois goutte,
Ainſi je ne crains point la mort ;
Depuis quarante ans j'ai la goutte
Qui m'accable & m'affoiblit fort :
Les miens de mon bien m'ont fait tort,
Je n'ai pas vaillant une maille ;
J'aime autant voir finir mon ſort,
Que de coucher deſſus la paille.



La Mort.

Et vous aussi, jeune Bourgeoise,
Pour néant vous vous excusez,
Il est force que chacun voise
Au tombeau que vous méprisez :
Vos atours si bien empesés,
Envers moi sont de triste augure ;
Maints hommes en sont abusés,
En tous états il faut mesure.

La Bourgeoise.

Mes colets & mes artifices
Ne peuvent donc charmer la Mort ?
Adieu ma joie & mes delices,
Le prompt départ me déplaît fort ;
Ma conscience me remord
Des sottises de ma jeunesse,
Qui me dira dans mon sort,
Que joie enfin tourne en tristesse.

La Mort.

Femme veuve, venez en avant,
Et préparez-vous à mourir ;
Vous voyez mille autres devant,
C'est à votre tour à partir :
De vos maux je vais vous guérir ;
Votre époux mort vous fit ennui,
Vous l'attraperez sans courir ;
Je vais vous rejoindre avec lui.

La femme veuve.

Depuis qu'il est mort, cet époux,
Mon ame en fut toujours troublée,
Rien au monde ne me fut doux,
De souci je fus accablée ;
Mes enfans m'ont fait dépiter,
Et m'ont procuré mille affaires ;
Si la Mort ne me les fait quitter,
Je ne m'en tourmente plus guère.



La Mort.

Avançons, petite Marchande,
Laiſſez tant de ſoin à peſer ;
La marchandiſe qu'on demande
N'a plus lieu de vous amuſer,
A votre ame il faut aviſer ;
Votre temps paſſe d'heure en heure,
Il n'eſt tel que d'en bien uſer,
C'eſt la bonne œuvre qui demeure.

La Marchande.

Mais, pendant que je partirai,
Qui voudra garder ma boutique ?
Si je meurs ſitôt, je perdrai
Et mes chalands, & ma pratique.
Adieu ma balance & mes poids,
C'eſt à regret que je vous quitte,
Il eſt temps d'obéir aux loix
De la Mort qui me rend viſite.

La Mort.

Marchons, Madame la Baillie,
Faites vîte votre paquet ;
A venir vous êtes tardive,
Terminons tout ce grand caquet :
Prenez un drap, une chemiſe,
Laiſſez tout le reſte dans ſon lieu ;
Il ne faut point être ſurpriſe,
L'heure preſſe d'aller à Dieu.

La Baillie.

Si la femme ſe plaint de loger,
La mode n'eſt pas nouvelle,
Elle s'entremet de juger
Les faits d'autrui, mais non pas d'elle :
Chacun ſe répute telle,
Que ce qu'elle fait eſt bien fait;
Et cependant, ô bagatelle !
Il n'eſt rien de plus imparfait.

Pour



La Mort.

Pour vous montrer votre folie,
Et qu'on doit ſur la Mort veiller,
Allons, jeune Epouſée jolie,
De tout il faut vous dépouiller,
Je m'en vais vous déshabiller,
Et ſe dépêcher au plus vîte :
Votre Epoux dort ſur l'oreiller,
Je vous prépare un autre gîte.

La jeune Epouſée.

Le jour même où j'eſpérois
D'avoir quelque joie en ma vie,
Faut-il, ô Mort! deſſous tes loix,
Que je ſois ſitôt aſſervie ?
Hélas! que fera mon Epoux,
Qui m'aimoit pour le mariage ?
Je croyois bien dans ſes genoux
Goûter la vie d'un plus grand âge.

La Mort.

Femme nourrie en mignardiſe,
Qui dormez juſques au dîner,
Je vais chauffer votre chemiſe,
Et vous donner à déjeûner.
Jamais vous n'avez ſu jeûner,
Il y paroît à votre mine ;
Mais où je m'en vais vous mener,
Vous ſerez bientôt maigre échine.

La Mignone.

Pour Dieu, que l'on m'aille quérir
Le Médecin, l'Apothicaire,
Je crois que je m'en vais mourir,
Si l'on ne me donne un clyſtère ;
Je ſens au cœur un mal ſecret,
Qui me fait pâlir le viſage.
Hélas! que j'aurai de regret,
S'il faut que je meure à mon âge!



La Mort.

Belle fille, ſage Pucelle,
Ne ſoupirez pas de laiſſer
La vie fragile & mortelle,
Qu'il convient à tous de paſſer;
Vous ſerez cent fois plus heureuſe
Au ciel qu'en pas un autre lieu,
Avec moi venez donc joyeuſe,
La virginité plaît à Dieu.

La Pucelle.

En ce ſiècle, jeunes & vieux,
Sont bien en péril de leur vie:
Les larmes m'en viennent aux yeux;
Car de mourir j'ai peu d'envie:
Helas! quel triſte déplaiſir
Auront les filles de mon âge?
Il n'eſt pas à notre deſir
De vivre au monde davantage.

La Mort.

Que me direz-vous de nouveau,
Madame la Théologienne?
Vous ſavez bien dans le tombeau
Qu'il faut que tout le monde vienne;
Vous qui tranchiez du grand docteur,
Avez-vous bien prévu votre heure?
S'il faut que tout le monde meure,
En faut-il avoir mal au cœur?

La Théologienne.

Je ſavois bien qu'il faut mourir,
Mais pour être trop ſtudieuſe,
Du ſalut où l'on doit courir,
Je n'ai pas été curieuſe;
Je diſois à part moi toujours,
Quand j'aurai bien de la ſcience
J'embraſſerai la pénitence
Pour tout le reſte de mes jours.



La Mort.

Et vous, nouvelle mariée,
Qui mettiez tout votre desir
A paroître si bien parée,
Pour fêtes & nôces choisir ;
En dansant je viens vous quérir :
Vous n'attendiez pas cette guerre ;
Aujourd'hui vous irez en terre,
Songez promptement à mourir.

La nouvelle mariée.

Las! un an tout entier il n'y a pas
Que le ciel m'a mis en ménage,
Pourquoi passer sitôt le pas,
Je ne suis pas encore en âge ?
Je desirois en mariage.
Me comporter bien sagement ;
Mais aujourd'hui je perds courage,
La Mort m'entraîne au monument.

La Mort.

Il faut marcher, ô femme grosse,
C'est de Dieu le commandement,
Vous avez un pied dans la fosse,
C'est ce qu'on dit communément :
Il faut y entrer toute entière,
Je n'ai que faire de vos pleurs,
L'enfant, & vous irez en terre ;
Pour un plaisir mille douleurs.

La femme grosse.

Je croyois accoucher demain,
Sans aucun risque de ma vie,
Et de choisir un parrain,
Je brûlois d'une forte envie ;
Mais voici bien du changement,
Puisqu'il me faut plier bagage ;
Je n'aurois pas eu ce tourment,
Si je n'étois pas en ménage.



La Mort.

Mademoiſelle du bon temps,
Votre courſe enfin est finie,
Vous avez aſſez de vieux ans,
Venez me tenir compagnie;
On ne peut pas vivre toujours,
Vous vous ennuiriez vous-même,
Nature en vous paſſe ſon cours,
Et votre foibleſſe est extrême.

La vieille Démoiſelle.

J'ai vraiment mon temps paſſé,
Tantôt bien, tantôt en mal-aiſe;
Maintenant mon corps est caſſé,
Et de mourir je ſuis bien aiſe:
C'est aſſez ſouffrir de travaux,
Dieu récompenſera ma peine,
La mort eſt la fin de tous maux,
Et n'eſt point l'objet de ma haine.

La Mort.

Femme de grande dévotion,
Laiſſez-là vos dévotes mines,
Quittez la contemplation,
Vos chapelets & vos matines;
Si vos prières ſont bien dignes,
Elles vous vaudront devant Dieu,
Rien ne vaut, ſoupirs ni ſignes,
Car rien que la vertu n'a lieu.

La Cordelière & Dévôte.

Je rends graces au Créateur
De ce qu'il lui plaît de m'envoyer;
Comment louer mon Rédempteur
Des biens qu'il m'a donnés ſur terre,
Mes démons m'ont fait la guerre;
J'ai réſiſté tant que j'ai pu,
J'étois plus foible que du verre,
Dieu m'a donné de la vertu.



La Mort.

Marchons, habile Chambrière,
J'ai pitié de vous, je vous plains,
Vous n'irez plus à la rivière
Avec deux ſceaux dans les mains;
Tantôt au four, à la fontaine,
Au marché portant panier,
La Mort finira votre peine,
Sans qu'il vous en coûte un denier.

La Chambrière.

Ma maîtreſſe m'avoit promis
De me marier à mon aiſe;
Je devois prier mes amis,
Et je devois épouſer Blaiſe.
Peu de gens deſirent la mort,
Pour moi je ſuis bien de ce nombre,
J'ai le corps robuſte & fort,
Pour devenir ſitôt une ombre.

La Mort.

Savez vous, Recommandereſſe,
Quelque bon lieu pour vous loger?
J'ai beſoin d'une bonne adreſſe,
Car nul ne me veut héberger;
Mais j'en ferai tant déloger,
Que l'on connoîtra mon enſeigne:
Mourir vous faut, pour abréger,
Afin que le monde ne craigne.

La Recommandereſſe.

La Mort n'eut jamais d'amitié,
Et n'accorde aucune requête,
Perſonne ne lui fait pitié,
A tout le monde elle fait tête;
Qui croit lui réſiſter eſt bête;
Il faut mourir tel que l'on eſt,
Un jour ouvrier, une fête,
Quand Dieu l'ordonne & qu'il lui plaît.



La Mort.

Femme d'accueil, femme aimable
A toutes gens de qualité,
Acquis avez amis de table,
Vivant avec liberté:
Le temps n'eſt tel qu'il a été,
Rien ne vaut d'être vagabonde;
Trop parler n'eſt que vanité,
Il eſt temps de quitter le monde.

La femme d'accueil.

Aujourd'hui parens & amis,
Nous promettent monts & merveilles;
Mais dès qu'à bas nous ſommes mis,
Chacun nous bouche les oreilles.
Ainſi ſous ces bas lieux ſeulement,
Où l'homme eſt toujours miſérable,
Tout eſt ſujet au changement,
Il n'eſt rien que Dieu qui ſoit ſtable.

La Mort.

Nonobſtant votre couvre-chef,
Il faut marcher, gorſſe Nourrice,
Et n'en ayez pas de méchef,
Je vous parle ſans artifice;
Laiſſez enfans & poëlons,
Hochet, moulinet & bouillie,
Venez danſer ſans violons
Le dernier branle de ſortie.

La Nourrice.

A cette danſe il faut aller,
Quoiqu'à regret & avec peine,
Je voudrois encore reculer
Quelques mois ou quelques ſemaines.
J'ai bien mal au cœur de quitter
Ce poupon, dont j'ai de bons gages;
Mais j'aurois d'autres avantages,
S'il achevoit de me teter.



La Mort.

Si vous avez, ſans fiction,
Au Créateur rendu ſervice,
Et vécu dans l'exercice
Que demande la Religion,
Bonne Mère & bonne Prieure,
Qui de mourir avez fait vœu,
Je viens ici vous marquer l'heure
Qu'il faut que vous alliez à Dieu.

La Prieure.

C'étoit dans ma Religion
De ſervir Dieu, mon ſeul délice;
Au cloître, par dévotion,
J'allois récitant mon office;
Mais puiſqu'il faut partir ſoudain,
Quittons Chapelet & Breviaire,
Plutôt aujourd'hui que demain,
Je voudrois être dans la bière.

La Mort.

Venez après, Mademoiſelle,
Et ſerrez tous vos affiquêts,
Soit que vous ſoyez laide ou belle,
Il faut dire adieu à vos caquêts,
Vous n'irez plus dans les banquets,
Où le Dameret vous cajole;
Croyez plutôt à ma parole,
Les cieux ſont les plus beaux acquêts.

La Demoiſelle.

Que me ſervent mes beaux atours,
Mes habits & ma gentilleſſe,
Ma coëffure à tous les jours,
Mes eaux, mon fard & ma jeuneſſe?
Hélas! il eût bien mieux valu
Que j'euſſe occupé ma mémoire
A ne ſonger qu'à la vertu,
Qui me procuroit la gloire.



La Mort.

Ha ! pauvre Femme de village,
Qui n'avez maille ni denier,
Qui portez vendre du fromage
Dans ce miſérable panier ;
Si vous avez bien ſû garder
Patience en votre misère,
Vous me ſuivrez bien ſans gronder
Dans le chemin qu'il vous faut faire.

La femme de village.

Je prends la Mort en patience,
Car au monde je n'ai plus rien ;
Soldats ont pillé ma finance,
Et ſergens ont volé mon bien.
Je ſuis le rebut du village,
Pour moi nul n'a de charité,
Car on mépriſe vieil âge,
Et l'on fuit la pauvreté.

La Mort.

Et vous, la belle Mijorée,
Qui maints ſurplis avez vendus,
Dont de l'argent êtes fourrée
Par tant de cottes que rien plus ;
Vos grands amas ſont ſuperflus,
Vous êtes vieille & fort caſſée,
Dites adieu à vos carolus,
Dans un jour vous ſerez trouſſée.

La vieille Chambrière.

La Mort me fait bien connoître,
Perſonne ne peut la tromper;
Il n'eſt que trop vrai que mon maître
S'eſt bien par moi laiſſé duper.
J'ai ſouvent mis ſon vin en broche,
Dont il ne s'est pas apperçu ;
Maintenant la Mort qui m'accroche,
Me déçoit comme j'ai déçu.

Approchez-vous



La Mort.

Approchez-vous, Revendereſſe,
Sans plus au monde demeurer;
Votre corps aujourd'hui ne ceſſe
Et de pâtir & d'endurer,
Le tout pour gagner cette vie
Qui s'écoule ſi promptement,
Et qui d'ordinaire eſt ſuivie
D'un repentir aſſurément.

La Revendereſſe.

Il eſt vrai que nos jours au monde,
Sont remplis de diverſité,
Aujourd'hui ſur un on ſe fonde,
Demain on craint l'adverſité;
Mais malgré toute pauvreté,
Je voudrois bien ne vous pas ſuivre;
Laiſſez-moi paſſer cet été,
Car il n'est rien tel que de vivre.

La Mort.

Femme charnelle & mal vivante,
Qui jamais ne ſongez à moi,
Est-ce que je vous épouvante?
Vous êtes ſurpriſe, je crois.
Vous vous êtes trop divertie,
Laiſſez le monde & ſes appas;
Danſons le branle de ſortie,
Je vous tiens bien, ne craignez pas.

La femme amoureuſe.

A ce péché je fus ſoumiſe,
Maudit en ſoit le métier,
J'ai quitté mon ſalut, l'Egliſe,
Le Chapelet & le Pſeautier;
Mais irai-je prendre une corde,
Et me porter au déſeſpoir?
A tout péché miſéricorde,
Je me range à votre pouvoir.



La Mort.

Venez-ça, Garde-d'accouchée,
La Mort ne vous peut faire peur;
Car cent fois vous m'avez touchée
Sans nul soulèvement de cœur.
Combien de filles & de femmes
Sont toutes mortes dans vos bras?
Etes vous plus que tant de dames
Pour aussi ne les suivre pas?

La Garde-d'Accouchée.

J'ai vraiment pressé des bains
Pour des compères ou commères;
Cent femmes sont aux cimetières,
Qui sont mortes dedans mes mains.
J'avois toujours de bonnes nippes,
Car j'étois adroite à tromper;
Mais il me faut rendre frippes,
Puisque la Mort me vient gripper.

La Mort.

Approchez, Brunette gentille,
Donnez-moi votre doigt menu,
Quoique vous soyez jeune fille,
Votre dernier jour est venu:
Mort n'épargne ni gros ni menu;
Grand ou petit, de toute taille,
Fût-il couvert, fût-il tout nud,
Il faut que dans la fosse il aille.

La jeune Fillette.

Hélas! maman, venez à moi,
Je ne sais pas ce qui m'emporte,
Je suis toute tremblante d'effroi;
Cachez-moi derrière la porte:
Pour moi je crois que je suis morte;
Je n'en puis plus, je vous promets,
Si d'ici la Mort me transporte,
Je ne reviendrai plus jamais.



La Mort.

Marchez avant, Relieuſe,
Pour rendre compte de vos faits;
Si vous n'avez été pieuſe,
Vous n'irez point là-haut jamais.
Au ciel perſonne ne monte,
Si ce n'est par la charité;
Faites là-deſſus votre compte,
Car au ciel tout est compté.

La Religieuſe.

En tout j'ai fait ce que j'ai pu,
Aux pauvres ſelon leur vue,
Les faméliques j'ai repus,
Non ſi bien que j'étois tenue;
Mais ſi haute m'est avenue,
Comme c'est ſans mauvaiſeté,
Le ciel, que j'ai toujours en vue,
Peut-être de moi aura pitié.

La Mort.

Oyez, on vous fait à ſavoir
Que cette vieille ſorcière,
A fait mourir, matin & ſoir,
Pluſieurs gens en maintes manières;
Ainſi comme une meurtrière
Que la Mort doit faire périr,
Pour la conduire au cimetière,
Je m'en vais la faire mourir.

La Sorcière.

Mes bons amis, ayez pitié
De moi, très-pauvre pécheresses,
Et me donnez, par amitié,
Quelques *De profundis* ou Meſſes.
J'ai fait du mal en ma jeuneſſe,
Mais j'en ai du reſſentiment;
Et peut-être que ma triſteſſe
Fléchira Dieu dans ce moment.



La Mort.

Le bon Dieu chérit les dévôtes,
Quand elles ſont filles de bien;
Mais il n'aime poin: les bigottes,
Qui dans le fond ne valent rien.
Ce ne ſont que des ſœurs collettes,
Qui ſemblent ſaintes au-dehors;
Mais deſſous leurs coëffes & cornettes,
Elles cachent mille remords.

La Bigotte.

Il eſt vrai, je me ſuis montrée
Bien meilleure que je n'étois :
En cent fois de triſteſſe outrée,
Chacun croyoit que je jeûnois :
Cependant il eſt véritable
Que je diſois le petit mot,
Que je buvois du vin à table,
Et trempois mon pain au pot.

La Mort.

Sus, tôt, Margot, venez en avant;
Etes-vous maintenant derrière ?
Vous devriez bien marcher devant,
Et danſer toute la première.
Vous en ſavez bien le métier,
Puiſque vous portez la marotte,
Je vous attends à mon moûtier,
Où danſe auſſi bien ſot que ſotte.

La Sotte.

Entre vous, fillettes jolies,
Ecoutez ce que je vous dis :
Laiſſez-là toutes vos folies,
Si vous aimez le paradis.
J'ai fait au monde des ſottiſes,
J'en demande au Sauveur pardon,
Sa miſéricorde qu'on priſe,
De ſa grace ſera le don.



La Reine morte.

Reine, j'étois dans l'Univers,
Chérie, redoutée & crainte,
Et me voici curée aux vers,
Et du trait de la Mort atteinte;
Dans la terre je ſuis contrainte
De me voir coucher à l'envers:
N'ai je pas grand ſujet de plainte,
D'être ſujette à ce revers.

Paſſant, ici qui me contemple,
Profite de ma triſte mort;
Que ce corps te ſerve d'exemple,
Le tien aura le même ſort;
Uſe envers lui ton artifice,
Pour le rendre parfait & beau;
Il faut à la fin qu'il pourriſſe
Comme le mien dans le tombeau.

L'Auteur.

Vous qui voyez cette peinture,
Papes, Rois, Princes & Seigneurs,
Pour ceux qui ſont en ſépulture,
Priez Dieu du fond de vos cœurs.
De mort n'échappe créature;
Allez, faites, mais vous mourrez;
Ce monde fort peu dure,
Faites bien, vous le trouverez.

Jadis furent comme vous êtes,
Ceux qu'ici voyez danſer,
Allant, parlant comme vous faites,
Et des morts même ſe gauſſer;
Cependant d'eux eſt-il nouvelle
Depuis qu'ils ſont trépaſſés?
Gardez donc à votre vaiſſelle,
Et priez pour eux, c'eſt aſſez.

LA MORT MENACE L'HUMAIN LIGNACE.

Mort met à bas tout homme,
Dieu m'a donné pouvoir sur lui,
Pour punition de la pomme
Il faut qu'il périsse aujourd'hui.

Il avoit dit : n'en mangez mie ;
Et pour cette transgression,
L'homme perd la mortelle vie,
Avec sa glorification.



La Mort déclare son devoir.

Je suis la Mort, de nature ennemie,
Qui tout vivant finalement consomme,
Adnichilant à tous humains la vie,
Et réduisant dans la terre tout homme;
Je suis la Mort, qui dure me surnomme,
Pource qu'il faut que tout je mette à fin,
Parens, amis & Rois, & tout le train,
Je fauche tout & réduis tout en poudre,
Et suis de Dieu commise, afin
Que le mortel me craigne comme un foudre.

Mort engendrée d'Eve & d'Adam.

Adam, le jour de sa création,
Commet péché par désobéissance,
En commettant prévarication,
Se vit soumis à mon obéissance;
Dieu me donna sur lui cette puissance,
Et sur les corps de sa postérité,
Pour les meurtrir de son autorité :
Ainsi dès-lors me voyant en saisine,
J'anéantis toute l'humanité,
Bois, feuilles, fleurs, bouton & racine.

Mort fait mourir Abel.

Caïn me fit la première ouverture,
Versant le sang de son frère Abel ;
Mais il ne put cacher cette aventure
Aux yeux de Dieu, ni du Père éternel ;
Car il sentit alors angoisse amère,
Et de mon dard, qu'on ne peut éviter,
Il vit, malgré tout ce qu'il m'a pu faire,
Qu'on ne sauroit jamais me résister ;
Car fût-ce en tout autant qu'un sagittaire
Ou jeune ou vieux, il faut enfin sauter.

La Mort depuis fait tout mourir.
Ainsi du ciel en possession mise,
Pour de mes droits paisiblement user,
J'ai pris depuis, & j'ai pris à ma guise,
Ceux qu'il m'a plu, qui croyoient m'abuser :
Et n'ai voulu dans le monde excuser
Bonté, beauté, esprit, vaillance,
Que je n'aye fait venir à cette Danse,
Qu'aucun n'a su jusqu'ici refuser,
Parce qu'on doit me rendre obéissance,
Quoi contre moi que l'on puisse causer.
La Mort pour tarder ne manque pas à venir.
Dessus ce bœuf, qui marche pas à pas,
Je suis assise & ne me hâte pas ;
Mais sans courir je donne le trépas.
Les plus fendans ne s'en peuvent dédire,
Quand de mon dard je les asséne à point ;
De ma laideur tout le monde a beau rire,
Si faut qu'il vienne & qu'il vienne à ce point,
Où mon pouvoir a droit de les conduire ;
Sans regarder s'il a long-temps vécu,
S'il a chez lui la maille ou l'écu,
S'il n'est qu'un fat, s'il est noble personne,
Il faut qu'il soit de ma flèche vaincu,
Sans respecter ni Sceptre ni Couronne.
La Mort prend gens endormis à toute heure.
Assez souvent, sans flûtes, sans tambour,
Endort les gens sous de riches courtines,
Les amusant de jour en jour ;
Et ces créatures peu fines,
Ne songent pas que je leur joue un tour :
Car lorsqu'elles pensent à rire,
Et doucement se divertir,
Tout-à-coup je leur viens dire
Que le temps presse de partir.
Ce mot est dûr à leur oreille,
N'ayant jamais à moi pensé :
Ainsi lorsque tout dort je veille,
Pour attraper un trépassé.
La Mort par guerre.
Dieu, d'autrefois en vengeances cruelles,
De leurs forfaits, qu'il ne peut trop punir,
Fait naître aussi de sanglantes querelles,
Qui subsistent long-temps avant de finir.
C'est par moi qu'il meut la guerre,
Qui désole toute la terre,
Et fais tout périr par la faim.
O Mortels ! si vous êtes sages ;
Appréhendez toujours la main
Du Sauveur votre Souverain,
Qui soufre long-temps vos outrages,
Mais qui se vengera enfin.
La Mort par famine.
Autre pays est puni par famine,
Pour les péchés des petits & des grands ;
La Mort y ronge & toute chose mine,
Et ne regarde à condition ni rang ;
Elle moissonne & terres & provinces,
Attaque Rois, Empereurs, Papes & Princes,
Si qu'on ne peut écrire tous les jours
Nombre de ceux de son dard qu'elle pince
Parmi le peuple & dans les grandes cours.
En un mot, je détruis un royaume un empire,
Et cela bien plutôt qu'on ne le peut écrire.
La Mort par mortalité.
Souvent encore ma servante fidèle,
Que j'appelle mortalité ,
Se vient ruer sur la race mortelle,
Qu'elle moissonne en quantité :
Elle n'a point d'humanité,
Elle n'accorde rien aux prières,
Les plus hauts dans la vanité,
Sont précipités dans leurs bières ;
Et quelquefois sa cruauté
Fait de leurs corps un monceau de pierres,
Sans distinguer richesse ou qualité.
La Mort se sert de ses trois verges.
Par le moyen de ces trois verges dures,
Plus cruelles que les lions,
Je moissonne les créatures
Par centaines & par millions ;
Et j'ai tant fait que maints régions
Sont à présent inhabitées,
Qui de mon dard ont été maltraitées,
Sans espoir de secours des autres nations ;
Car une fois, quand Dieu se courrouce,
Contre ses saintes émotions
On ne trouve point de ressource.
La Mort par maladie ou fiévre.
J'ai même une bonne servante,
Qui mine aussi de nos humains le corps,
Qui de tuer toujours se vante,
Et qui jamais n'a de remords,
Car le mal toujours la contente.

Près, dit-elle, est dans l'attente,
Oncques foibles, oncques les forts
Sont frappés de ma flèche sanglante,
Pour jeter avec les morts,
Que je trouve à tas sous ma tante,
Quand je renverse, vigilante,
Le butin de tous leurs efforts.

La Mort a les accidens pour serviteurs.

Les accidens, qui jamais ne sommeillent,
Soir & matin sans cesse sont au guet,
Et bien souvent les mortels ils éveillent,
En les prenant au trébuchet;
Ils ont beau entr'eux se défendre,
Ils ne peuvent s'en exempter,
Un coup de tuile les fait rendre,
Un bâtiment qu'on ne peut éviter,
En un instant, un coup de foudre,
Met par fois cent hommes en poudre;
Un déluge, un débordement,
Une chûte, une glissade,
Rend la créature malade,
Et la porte au monument.

La Mort a brigands qui la suivent.

Par les brigands & voleurs dans les bois,
Amis de mort, hommes diaboliques,
Je range encore mille ames sous mes loix,
Et j'aime fort ces mortelles pratiques,
Tout en est plein au monde maintenant;
Et par cette prompte voie,
Eux seuls m'en envoyent autant
Que la fièvre m'en envoye.
Puis après ces mêmes larrons,
Accusés de mille carnages,
Dans les bois ou ès environs,
Sont pendus pour leurs brigandages,
Et je les vois ici par millions.

La Mort a justice qui la sert.

Justice aussi, qui souvent anticipe,
Par fois mourir fait beaucoup d'innocens,
Et tout autre qu'elle en dissipe,
Ils s'assemblent chez moi par cents,
Leur mort à tous est bien diverse:
L'un par fois est décapité,
D'autres, couchés à la renverse,
Sont rompus par nécessité;
Celui-ci passé par les armes,
Et cet autre, malgré ses larmes,
Parce qu'il a commis mille maux,
Est tiré à quatre chevaux.
L'autre par fois, pour toute bière,
N'a que le sein de la rivière,
Ou que le creux de l'Océan,
Et j'en ai grand nombre par an.

La Mort a duel à son service.

Après ma servante justice,
J'ai le duel à mon service,
Et ce duel, en vérité,
Me sert avec fidélité.
Il se fourre dans les provinces,
Fait battre princes contre princes,
Les seigneurs contre les seigneurs,
Enveloppe dans ses malheurs
Les vassaux & les domestiques,
Les villes & les républiques,
Qui toutes, avec cruel destin,
Se portent la mort dans le sein:
Il ne faut rien qu'une parole,
Ou bien quelque rapport frivole,
Sur le pré j'apperçois soudain
Mes mortels l'épée à la main,
Qui souvent, lorsque moins j'y pense,
Me font ici la révérence;
Car un coup à travers le corps,
Les met, damnés, au rang des morts;
Sans que de mon trône je sorte,
J'en ai beaucoup de cette sorte;
Mais de toutes les nations,
De toutes les conditions,
De soldats & de capitaines,
De lieutenans, de porte-enseignes,
De sergens contre les tambours,
D'agiles contre les lourds,
Enfin, de toutes les manières,
Tous bossus sont mes cimetières;
Et je ne saurois dire ainsi
Combien il en arrive ici.

La Mort de nul n'a crainte.

En mes exploits je n'épargne personne,
Je prends bergers, porte-couronne,
Je me ris de toute grandeur,
Je triomphe de la valeur,
De la force, de la noblesse,
Qui ne vit que de la mollesse;
Le grossier & l'homme d'esprit,
En son temps tout cela périt:
Je ne fais point de différence

D'un

D'un valet & d'une éminence ;
Je méprise l'extraction,
Le bonheur ou l'affliction,
Le pauvre aussi bien que le riche,
Le libéral comme le chiche,
En un mot, grands & petits,
Assouvissent mes appétits.

La Mort abat toute vanité.

Je ternis la beauté mondaine,
Je fais tarir source & fontaine,
Je réduis toutes choses à rien,
D'un corps mortel j'en fais du fien ;
De tel qui croit voir la lumière
Je le renverse dans la bière :
Je mets les maîtres avec les serfs,
Je romps les corps & les nerfs ;
Des corps bien faits, ces femmes d'amour,
Visages fardés, quelque jour,
Par moi deviennent si mal faits,
Qu'on ne les peut plus voir jamais,
Ou si on les voit, on se bouche
Aussitôt le nez & la bouche ;
Car leur horrible puanteur,
Par bouche & nez répond au cœur.
Ainsi de beau je fais devenir laid ;
J'attaque le poil vieux comme le poil folet ;
La chair en bon point, bien nourrie,
Je la rends bien plutôt pourrie ;
Je l'accable de mille maux,
Je lui donne mille assauts,
Soit par petite vérole,
Maintenant par une rougeole,
Qui rend bientôt le teint terni,
Et plus qu'un miroir uni,
Et livide comme la terre,
Fût-il aussi beau qu'un verre.
Mais aussi je fais le passage
Pour aller au céleste héritage,
Pourvu qu'on soit homme de bien ;
Au contraire, si l'on ne vaut rien,
Je le conduis dedans la voie
De l'enfer, cruel rabat-joie,
Où il va souffrir le tourment
Pour ses péchés bien tristement.
Ainsi dans ma maison déserte,
C'est le lieu de gain ou de perte,
Soit qu'on soit méchant ou bon,
Et qu'on soit monarque ou non ;
Cet enfant dont on se délivre,
N'est pas né pour toujours vivre ;
Il faut, après bien des tours,
Qu'il vienne au dernier de ses jours,
Qu'il fasse bâtir édifices,
Qu'il achète plusieurs offices,
Qu'il soit président ou conseiller,
Riche marchand, pauvre sellier,
Tout cela ne sert pas d'un zeste,
Puisqu'en un mot, pour trépasser,
Il faut au monde tout laisser :
Qu'il entende s'il veut la danse,
Qu'il soit un joueur d'importance,
Qu'il touche épinette ou luth,
Que la maison soit son but,
Je me moque de ses adresses,
Je me raille de ses finesses,
Il faut qu'il vienne quelque jour,
Comme on dit, cuire à mon four,
Comme toute humaine créature,
A la fin vient en pourriture,
C'est le décret de l'Eternel
Prononcé contre le mortel.

Balade.

S'il est ainsi que la mort soit certaine,
Et qu'elle cause à tous de la douleur,
Que même l'heure est incertaine,
Qui nous conduit au bonheur.
Il me semble bien, homme & femme,
Qu'il faut songer à ce moment
Où le corps quittera son ame
Jusqu'au jour du jugement.
Ce seroit, je vous assure,
Après un tel avertissement,
Etre opiniâtre outre mesure,
D'être dans l'endurcissement.
Pour moi, pour éviter la peine,
Et l'épouvantable tourment
Qu'on souffre dans ce lieu de gêne,
D'enfer, dont le nom seulement,
Fait trembler toute ame craintive ;
Je m'en irois, chargé de fers,
Me musser, pauvre chétive,
Dedans les plus affreux déserts,
Afin que par ma pénitence,
Je puisse, au jour de mon trépas,
Avoir le ciel pour récompense,
Et ne point descendre là-bas.



Trop s'abuſe la créature
Qui met ſon ſeul contentement
Aux délices de la nature,
Qui paſſent dans un moment :
Qui trop s'attache, je vous jure,
A tous ces plaiſirs paſſagers,
Tombant dedans la ſépulture,
Expoſe ſon corps aux dangers
De souffrir une peine dure
Parmi tous les démons légers,
Qui voudroient dedans leurs vergers
Tenir chacune créature.

Les trois Morts.

S'il eſt ainſi qu'il faut partir,
Songez qu'il vous faut repentir
De vos péchés & de vos crimes,
De craitne d'être les victimes
Du démon, qui deſſus vos pas
Marche pour vous tirer là-bas,
Dès que la Mort, à tous ſévère,
Vous aura mis dans un ſuaire.

Pleurez vos criminels forfaits,
Tous les torts que vous avez faits;
Reſtituez, ſans nulle attente,
A sette veuve, à l'orphelin,
Qui porte avec impatience
La perte de ſa ſubſtance.
Cet or, à l'heure du trépas,
D'enfer ne vous ſauvera pas;
Reſtituez la renommée
Que vous avez ſi mal ſemée;
Avec le prochain déſormais,
Remettez-vous en bonne paix;
Sans cela que pas un n'eſpère
De voir dans le ciel Dieu le père,
Ni cette auguſte Trinité,
Qui règne dedans la clarté.
Je vous aſſure qu'à perſonne
La gloire du ciel ne ſe donne,
Qu'il ne pratique le bien,
Et ne rende à chacun le ſien :
C'eſt la loi qu'a ſi bien appriſe
Le bon Patriarche Moyſe,
Qu'à tous les fidèles il donna,
Que premier lui-même il garda;
Et qu'il faut, ſur ce ſaint modèle,
Que garde encore tout vrai fidèle,
S'il ne veut perdre, en vérité,
Le bonheur de l'éternité.

F I N.

S'ENSUIT LE DEBAT DU CORPS ET DE L'AME,

Très-utile & profitable à un chacun.



UNE grande vision, en brief écrite,
Jadis fut révélée à Philebert l'Hermite,
Homme de sainte vie & de fort grand mérite,
Qui oncques par lui ne fut parole dite.
Il étoit grand au siècle & de grande extraction,
Mais pour fuir le monde & sa déception,
A lui fut révélée ladite vision;
Tantôt devint Hermite en grande dévotion,
Par nuit quand le corps dort & l'ame souvent veille,
Avint à ce prud'homme une grande merveille,
Car il vit un corps mort parlant à son oreille,
Et l'ame d'autre part du corps s'émerveille,
L'ame se plaint du corps & de ses grands outrages,
Le corps répond à l'ame, tu as fait les dommages;
Or alléguèrent raison, & puis après usage,
Tout ce retint l'Hermite, comme prud'homme sage.



Comme l'Ame parle au Corps.

HÉ! dolent corps, dit l'ame, qu'es-tu donc devenu?
Devant hier tu étois pour un homme sage tenu;
Devant toi s'inclinant le sage & le menu,
Or es soudainement à grand honte venu;
Le monde te portoit révérence & honneur,
Les grands & les petits te réclamoient seigneur,
Il n'y avoit cetui qui n'eût de toi grand'peur;
Or as du tout perdu ta gloire & ta valeur;



De sens & de raison noblement ornée,
Tu es du tout madame, à toi je fus donnée :
Ta chambre fus, & par toi gouvernée.
Puis donc que Dieu t'a sur moi donné puissance,
Et t'a donné raison & claire connoissance,
Tu deusses bien être en telle prévoyance,
Que péché n'eusse fait par ma grande ignorance ;
Pource tout sage homme doit savoir & entendre,
Que l'ame on doit blâmer, qui ne se veut défendre ;
Que l'on ne doit la chair, ni blâmer ni reprendre,
Le corps laisser remplir & les gras morceaux prendre :
L'esprit en tout doit la chair bien gouverner,
Ni faim, ni froid, ni soif, ne le fait endurer,
Les délices du monde sont démesurés,
Autrement sans péché ne peut la chair durer ;
L'ame donc si a la chair en sa commande,
A la chair convient faire ce que l'ame commande.
Si tient à grande folie contre moi ta demande,
Si nous faisons folie, ne sais que tu demande,
Tu as du bien & mal parfaite connoissance,
Si j'ai fait bien ou mal c'est tout par ta licence ;
Car bien sais que sans toi je n'ai nulle puissance,
Donc tu dois porter du tout la pénitence ;
De toi vient le péché, de toi vient la folie ;
Je ne puis plus parler, ne t'en déplaise mie ;
Car je sens autour de moi la grande maladie,
Qui me mord & me ronge ; or t'en va, je te prie.



Cy répond l'Ame au corps.

LORS dit l'ame à la chair, encore n'es-tu point
De laisser la querelle & le plaid en tel point ?
Car ta parole amère ou de douleur n'a point,
Le culpe met sur moi, & durement me point,
Chair pauvre & dolente, pleine d'iniquité,
Ta mauvaistie m'a fait perdre ma dignité,
Et ta parole n'a aucune vérité.

Où sont tes grands maisons avec tes édifices,
Ton palais & ta cour peinte de couleurs riches ?
Qui sont tes écuyers mis en divers offices?
Ton sens & ta mémoire est bien musard & nice,
Bien est le dez changé & la chance tournée ;
En lieu de grand palais & de chambre parée,
Dedans terre sept pieds est ta chair enfermée ;
Et jà par mes méfaits en enfer suis damnée ;
Hélas ! Dieu m'avoit fait si noble créature,
De moult noble nature, de moult noble figure,
Et après par baptême m'avoit fait nette & pure,
Mais je suis en péché par toi & ton ordure,
Par toi, dolente chair, suis de Dieu réprouvée,
Je puis bien dire, hélas ! pourquoi suis-je onques née ?
Mieux me voulûtes cacher, que fusse anichilée :
Ou du ventre de ma mère au sépulchre portée,
Tant que tu as vêcu en ta mortelle vie,
De toi bien ne me vint, ni de ta compagnie,
A péché m'as attrait & à faire folie,
Dont seront en douleur, qui ne nous faudra mie.
Notre peine surmonte le mal & le martyre ;
Mais quand dure toujours la peine en est pire,
Que cœur qui soit humain n'en sût penser ne dire,
Sans confort ni remède tout greverie soupire :
Où sont tes lits de plume, tes linges & senteurs,
Et tes draps d'écarlate diverses couleurs ?
Les épices confites de diverses odeurs,
Et tes pièces d'argent pour servir les seigneurs ?
Tes chiens, tes levriers, courant en ces bois hauts ?
Où est la sauvagine, où sont tes gras morceaux ?
Le faix de ta maison envers toi moult s'approche.
O chair & cuir pourris n'y a dent qui ne loche,
Tu as en grand péché moult de bien amassé,
Par force de barats ton serment tu as faussé,
Par peine & par labeur tu as ton corps lassé ;
Mais en une seule heure tout s'en est jà passé,
Tu n'eus oncques parens ni amis en ta vie,
Tu n'eus honte de toi & de ta compagnie ;
Tels servant ta mesgnie, ne donneroient pour toi une pomme pourrie :
Ils se passent de toi moult bien légèrement ;
Car ils ont maintenant à leur commandement,
Ton or & ton argent, & ton contentement,
Et n'as de demeurant fors que ton damnement.
De toutes tes richesses, de toute ta chevance,
Qu'as au monde laissé en moult grande abondance,
Ne donneront pour toi ni pour ta délivrance,
Dont un pauvre peut prendre un jour sa subsistance.
Or pour dolente chair sentir & éprouver,
Pourquoi doit-on le monde fuir & réprouver ?
Car nul ne peut en lui que fausseté trouver,
Et ne le peut-on mieux que par la mort prouver?
Tu n'as robe d'ouvrier qui riche robe taille,
Tu es de la lignée du pauvre gazonnaille ;
Tu ne feras jamais à pauvre lit de paille,
Jamais n'auras cheval pour entrer en bataille,
Tu n'as pas maintenant la peine & le tourment
Que je souffre pour toi & sans allégement ;
Mais tu l'auras après le jour du jugement,
Quand reviendras en vie, si l'Ecriture ne ment.
Regarde bien la vie, & puis la mort te mire,
Tu as été tyran, qui toujours prend & tire ;
Ores te tire le ver qui te ronge & déchire,
A mon parler mets fin, car plus ne sais que dire.

L'Auteur.

Quand le corps voit que l'ame si très-fort le mal mène,
Les dents arsteint très-fort, & la tête moult mène,
Lors gémit fort & pleure & met toute sa peine ;
Comment respirer puisse & rendre son haleine ;
Quand il eut levé la tête, & as vigueur reprise,
Il dit à l'esprit : j'ai mal mis mon service,
Pris as plaid contre moi, mais quand bien je l'avise,
Tu ne me faudras du tout à la devise,
Il n'est pas de merveille, de la chair les méfaits,
Légèrement incliné, légèrement défait,
Et ce qui est en elle n'y a rien de parfait,
Ce que raison ordonne & ce que raison fait,
L'une pare l'ennemi l'autre le monde rue,
Pour cela pauvre chair ne dût avoir tenue,
Que ne soit par desir de léger abattue,
Ou tout présentement déconfite & perdue :
Mais ainsi que tu dis, Dieu qui t'a fait & crée,
Mais tout le demeurant t'est plein de vanité :
Vérité est que l'ame doit le corps adresser ;

Mais la chair ne se peut par l'ame corriger,
Si l'ame se repent ne fait que rechiner;
Rien le corps ne veut faire que boire & manger.
Quand le corps doit jeûner lors a mal à la tête,
S'il ne boit le matin, c'est une grande tempête,
Un peu de pénitence lui fait grande molefte,
Qu'on ne peut de lui traire joie, ris ni fête:
Je deusse bien avoir par droit seigneurie,
Mais tu me l'as ôté par ta forcénerie,
Tels délices charnels, ta dolente folie,
Au profond puits d'enfer nous font hôtellerie;
Bien sais que j'ai failli que ne t'ai refrenée,
Mais par ta flatterie j'ai été barratée;
Par les délits mondains après toi m'as menée,
Contre toi en doit être la sentence donnée,
Tu es toujours allée le chemin & la voie,
Des délices corporels que je te défendois;
De l'ennemi d'enfer qui toujours nous gueroye,
Pource avons perdu du paradis la joie;
Ce nom de *baratus* doit bien le monde avoir,
Car alors quand il veut les pécheurs décevoir,
Plus leur donne de biens & fait richesses avoir,
Puis leur fait par la mort leur pauvreté savoir:
Le monde devant-hier te montroit beau visage,
Richesse te donnoit beauté & grand lignage,
Et si tant promettoit de vivre par grand âge,
Il t'a du tout failli, perdu en as l'usage;
Ta face a été souventefois mirée,
Tes mains, tes pieds, tes bras, souvent mis en burée;
Bien puis dire que fus de trop mal-heure née,
Quand par tes grands délits maintenant suis damnée.

L'Auteur.

Quand le corps voit que l'ame si souvent se repent,
A crier & à braire, & éplorer se prend,
Joie n'est plus en lui, tristesse le comprend,
Puis après par paroles simplement il se rend.

Cy répond le Corps à l'Ame, & dit:

HÉLAS! quand je croyois hautement maintenir
Mes grandes possessions & mes terres tenir,
Lors oncques de la mort ne put me souvenir,
Et jamais ne cuidasse à telle heure venir:
Je vois la mort venir, que si fort m'a attrapé,
Commandement de Roi ne vaut rien, ni de Pape,
Ni vaut or ni argent, manteau fourré de chape,
Ame est toute damnée, après je le serai,
Tu souffres maintenant, après je souffrirai,
Mais assez dois souffrir, puisque je ne serai,
Et par bien des raisons que je te montrerai:
Quand la Sainte Ecriture nous dit & nous raconte,
Que tant que Dieu plus fait, & plus haut l'homme monte,
Tant plus étroitement le fera rendre compte,
Et si faut à compter, tant plus sera à honte;
Dieu t'a donné raison, sens & entendement,
Force pour faire le sien commandement,
Volonté pour fuir le mauvais jurement;
Tu en rendras compte au bout du jugement;
De tes nobles puissances as follement usé,
Ton temps as despendu & si trop amusé,
Pource est devant Dieu durement accusé,
Et Dieu a par raison Paradis refusé;
Mais de ce que as pu, pauvre poudrière,
Que la vermine assaut par-devant & derrière;
Dieu ne m'avoit donné puissance ni manière,
Où je puisse sans toi aller n'avant n'arrière.
La chair ne peut sans l'ame ni venir ni aller,
Monter en Paradis, en Enfer dévaler,
Ni les nuds revêtir, ni les pauvres hôteler;
Mais si l'ame vouloit ouvrer en bonne guise,
Aimer notre Seigneur & faire son service,
Elle ameneroit du tout à sa devise;
Et tu ne l'as pas fait, pource seras mal mise.
De la Sainte Ecriture bien je me souviens,
Qui dit, qu'au dernier jour relever me convient.
Hélas! dure sera la journée qui advient,
Qu'en peine corporelle perdurable devient.

L'Ame répond au Corps.

ALORS s'est mise l'ame en grande affliction,
Hé! pourquoi suis-je faite de telle condition,
Que je vivrai toujours sans termination?
Puisque suis obligée à telle damnation,
Je tiens la bête brute moult fort bien heurée;
Car quand le corps défaut, l'ame est tôt finée;
Pource me vaudroit mieux que fusse annichilée,
Ou du ventre de ma mère au sépulchre portée.

Le Corps demande à l'Ame.

RÉpondez-moi, dit le Corps, à ce que je demande,
Ceux qui sont en enfer en si grande pénitence,
Comme tu vas disant, ont-ils point d'espérance
De leur allégement & de leur délivrance?
Les nobles gentils qui sont en haut parage,
Les riches qui ont or & argent à outrage,
Sur les ames damnées ont-ils point d'avantage,
Pour or ou pour argent, pour sang ni pour lignage?

L'Ame répond au Corps.

LA demande, dit l'Ame, est trop peu raisonnable,
Tous ceux qui sont damnés ont peine perdurable;
Et selon la science de Dieu, ferme, stable,
Que force ni pouvoir ne peut faire muable;
Si que tous Religieux, Prêcheurs & Cordeliers
Chantoient toujours Messes & lisoient les Pseautiers,
Et le monde donnât pour Dieu tous ses deniers,
N'en tireront une ame pour cent mille milliers;
Le diable est toujours en sa forcénerie,
De tourmenter les ames toujours y prend envie;
Donne-lui, prie-le, ton corps lui sacrifie,
Jà pour ce n'en aura un grain de courtoisie;
Et des peines d'enfer je dirai la manière,
Sans grace & sans espoir leur peine est toute entière,
Et de tant comme ils furent plus grands, si en arrière,
De tant souffrent-ils pauvreté & misère.

L'Auteur.

Lorsque l'ame mettoit à parler toute sa cure,
Deux diables sont venus en leur laide figure,
Tant horrible visage, tant grand contrefacture,
Qu'on ne pourroit trouver en livre n'en peinture;
Griffes de fer aigues en leurs mains ils tenoient,
Feu grégeois tout puant par leurs gueules ils jetoient,
Serpens envenimés de leurs corps hannissoient,
A bassins embrasés les yeux sembler étoient,
Dont chacun d'eux jeta avec sa trappe-torte,
La pauvre ame chargèrent comme une bête morte,
Et quand la douloureuse entre d'enfer la porte,
Durement se complaint, & fort se déconforte.

L'Ame.

Entre les mains du diable à haute voix s'écrie,
Secourez-moi, Jesus, très-doux fils de Marie,
Las! ne considérez pas maintenat ma folie,
Ayez pitié de moi par votre courtoisie.

Les Démons.

Quand les deux ennemis ont ce mot entendu,
Tout le temps de ta vie tu l'as mal dépendu,
Donnée est ta sentence, & le loyer rendu:
Dorénavant ni vaut rien plus crier & braire;
Car plus ne trouveras Jesus-Christ débonnaire
Et jamais ne verras ni soleil ni lumière.

L'Auteur.

A ces dures paroles le prud'homme s'éveille,
Si fut épouvanté, ne fut pas de merveille,
A telle vie demeurer du tout s'appareille,
Dont tous les péchés Dieu absoudre le veuille;
Tantôt se joint à Dieu, & tout honneur déprise,
Et de tous biens mondains perdit la convoitise;
Aux mains de Jesus-Christ, & à sa commandise,
Offre son corps, son ame pour faire son service:
Tout le monde, dit-il, est plein de tricheries;
Car il tient en sa main la bonne & sainte vie:
Vertu est bien, dit-il, & sagesse est folie,
L'homme est bien fou qui au monde se fie:
Soit qui veut être au monde pour sage homme tenu,
Fasse qu'il ait deniers, argent & or moulu,
Au dernier de son compte le gain sera menu;
Mais de ce lui souvient quand sera avenu;
Les vertus de tous tient à la Divinité,

Comme foi, espérance, & dame charité,
On les tient aujourd'hui pour toute vérité;
Barat ou tricherie ne sont autorité;
On ne croit aujourd'hui amis de Dieu sans gage;
On ne prise un homme de bien faire l'usage,
Jà ne seras tenu pour vaillant ni pour sage,
Si tu ne fais honneur ou bien n'as grand lignage
Tu seras réputé vaillant & honorable,
Si t'as aimé flatteurs, & tu tiens bonne table:
Salomon ne dit point proverbe si véritable,
Qui s'accordât aux tiens, fût-ce mensonge ou fable;
Langue ne pourroit dire, ne penser corps humains,
L'amitié de tes frères, de tes cousins-germains;
Mais quand ne verront plus de biens entre tes mains,
Ne te seront amis, ni cousins, ni prochains.
Aux délices du monde n'ayes trop la pensée,
Non plus ne dure tout que petite fumée;
Car étoupes au feu sont si peu de durée,
Que la pompe de tous qui tant est desirée;
Qui pourroit par deniers acheter en sa vie,
Sans vieillesse, jeunesse, n'avoir mélancolie,
Santé du corps tout temps sans nulle maladie,
De son salut acquerre devroit avoir envie;
De telle marchandise ne s'entremet la Mort,
Car pour oncque tu ayes n'auras à elle accord.
Rien ne te vaut jeunesse, remède ni confort,
A la fin te convient arriver à son port:
En ce port trouveras dolente établie,
Toutes les branches fors de matière pourrie,
Tu n'y trouveras homme qui mot joyeux te die,
Et qui vient à bon port toute la joie oublie;
Fausseté maintenant est souvent colorée,
Innocence est souvent à grand tort condamnée;
Mais adonc chacun recevra sa livrée,
Quand selon son mérite sera la voie donnée;
Pource prie celui qui si justement livre,
Qu'il me doit en ce monde bien maintenir & vivre,
Que mon ame à la mort soit de tous maux délivre.

S'ensuit la douloureuse Complainte de l'Ame damnée étant entre les mains du diable.

Vous pécheurs, qui fort regardez
Ci de Mort l'horrible figure,
De mal faire si vous gardez,
Car ce monde si bien vous gardez,
Avise chacun en leur cure;
Pour les maux que j'ai fait suis mis
Avec faux diables, qui endure,
En enfer est mon logis.
Las! le monde m'avoit promis
Que je vivrois longuement;
Mais voyez je suis ici mis.
A jamais sans finement,
Et combien j'eusse souvent
Eu volonté de m'amendes,
Par la mort qui m'a pris courant,
Je n'ai pu y remédier;
Dont braire me faut & crier,
Pour le brief mal & tourment
Qu'il me convient ci d'endurer
A jamais perdurablement;
Chacun apperçoit vainement
Que de la Mort suis supplantée,
Vivre cuidois longuement,
Mais l'Enfer m'a ici plantée.
Dont chacun en sa lentée
Doit bien vivre en ce monde,
Et que par se méchanceté
En la mort Dieu ne le confonde,
Vrai est quand j'étois au monde,
En mal mettois toute ma cure,
Pource qu'en bien me tenois compte,
Le mal m'en tourne en peine dure.
La raison est puisque n'eus oncques,
Fors seulement d'obtempérer,
D'enfer me vienne consoler,
C'est raison de le comparer;
Trop tard je me suis repentie,
Trop tard à grand deuil je le die,
Pour moi je ne vois ni tour ni voie,
Que jamais ne me puisse d'ici
Issir, ne avoir nul jour de joie;
Or & argent en ce monde avoit,
Dont je fus fol & glorieux,
Car le son bonnement j'aimois,
Et plus que Dieu & les cieux.

Larron



Larron, glouton, luxurieux,
Plus que nul autre en mon vivant,
Ai souvent, été en tous lieux,
Un faux méchant gourmand,
Félon & injurieux souvent
J'ai été toute ma vie,
Ravissant & fort murmurant,
Orgueilleux & trop plein d'envie.
Hélas ! ma très-maudite vie,
Que je raconte, en vérité,
Mon barat & ma tricherie,
M'ont de tout bien deshérité;
Car nul n'est que li'niquité
Pour penser, ni grief tourment,
Que souffrir me font sans pitié
Les diables à ce damnement.
Or, puis-je crier en bruyant,
Las ! pourquoi suis-je oncques né?
Trop mieux me vaudroit maintenant,
Que je fusse mort & avorté,
Puisqu'ainsi est qu'abadonné,
Je suis ès mains de l'ennemi,
Et que j'ai été condamné
A jamais être avec lui:
Pource je prie & supplie
Chacun de pénitence faire
De ses péchés, afin qu'ici,
Ne soyez mis dans ce repaire.
Pensez donc chacun de bien faire;
Afin que votre adversaire
Ne vous empoigne dans son lieu;
N'attendez pas à demain,
La Mort merci de vous fera,
Car celui est annui tout sain,
Que demain pas vif ne sera.
Grand peur doit avoir l'homme,
Qui de sa vie à péché addonne,
Et ne tiens les commandemens;
Car il souffrira tourmens
En enfer perdurablement:
Et après le grand jugement,
Qui moult sera épouvantable,
Accompagné sera du diable,
S'il n'a ici grande repentance,
Et fasse fruits de pénitence.



Exhortation de bien vivre & de bien mourir, qui eſt utile & profitable à tous les Humains, tant hommes que femmes.

QUi à bien vivre veut entendre,
Mourir convient de bien apprendre;
Car nul bien vivre ne ſaura,
Qui à mourir appris n'aura:
Retiens celui enſeignement,
Penſe une fois tant ſeulement
Un chacun jour que tu mourras;
Apprends à vivre moyennement,
Ainſi vivras plus sûrement;
Car de tant plus haut monteras,
Plus à la fin dolent ſeras;
Puis orgueil, auſſi avarice,
Aime Dieu & garde juſtice:
De trop haut monter ne te chaille,
Car le plus haut ne vaut pas maille;
L'état du monde eſt variable,
Il n'en eſt pas un qui ſoit ſtable:
Le temps ſe change en bien peu d'heures,
Tel rit au matin qui au ſoir pleure.
Tant que tu ſeras en puiſſance,
Chacun te fera révérence;
Mais ſi fortune t'eſt contraire,
Alors verras chacun retraire;
Nul ne tiendra de toi plus compte,
Et fût-ce un fils de Roi ou Comte,

Chacun de toi s'éloignera,
Et comme fol te laissera:
Fortune n'est pas toujours une,
Pource est comparée à la lune,
Qui croît & décroît en peu d'heures,
En un état point ne demeure.
Fou est l'homme qui trop s'y fie,
En fortune je te l'affie,
Son état est trop décevable,
En peu d'heures est variable.
Mais que valent tes grands états,
Robes, cottes de tafetas,
Chaînes d'or, rubis & anneaux,
Diamans & autres joyaux?
Vos oreillettes de velours,
Vos grandes manches, vos atours,
Et grande queue traînant à terre,
En enfer feront de grande erre;
Vos blonds cheveux peignés souvent,
Vos grandes pompes & dansement,
Ne vous peuvent rien profiter,
Ni à bien faire exciter.
Gorrière fut à tort & à travers,
Et maintenant suis viande à vers,
Plus puante que vieille charogne,
Voir la plus mal hideuse rogne:
Regarde tout l'état du monde,
Et premier qui plus y abonde
Et en richesse & autorité,
Tu y trouveras vanité.
Que te vaut que tu es riche,
Puisque tu es avare & chiche?
De bien faire tu te retarde,
Et si ne sais pour qui tu garde:
Fou est qui troq cuide être sage,
Et qui donne son corps en garde
Pour assembler un grand avoir.
Le fou souvent en sa folie
Prend plaisir & se glorifie
En ce qui lui est contraire,
Et défaut de sens lui fait faire.
Toi qui mets au monde ta cure,
Pense au mal & à la peine
Que les pécheurs ressentiront,
Quand en enfer trébucheront.
Tout doit mourir, & fous & sages,
Foibles & forts, Rois & Pages,
Tu vois que Mort n'épargne rien,
Pense donc de faire bien.
Tu ne sais quand départiras
De ce monde, où tu iras;
Néanmoins, crois que sur-tout rien
Tu auras, bien si tu fais bien.
Tu trouveras certainement,
Après ta fin seulement,
Le bien & le mal que feras,
Et selon ce jugé feras.
Tant que tu vis & as de quoi,
Pense en ce monde que c'est de toi;
Et n'attends pas que tes parens
A la fin qu'ils te soient garans.
Or regardez & avisez,
Qui par orgueil vous divisez,
Que tel orgueil profitera
A celui qui damné sera.
Regarde ta fragilité,
Ainsi auras humilité,
Ton grand orgueil t'abaissera,
Humilité te haussera.
Puisque voyons certainement
Que mourir faut finalement,
Pensons donc de si bien vivre,
Que d'enfer nous soyons délivre.

L'Auteur.

Or, mes amis, je vous conseille
Que vous pensiez à votre cas;
Car l'ennemi qui toujours veille,
Si vous failliez ne faudra pas
Quand ce viendra votre trépas.
Mettez devant vous vos péchés,
Desquels vous serez entachés,
Amendez-vous, n'y faillez pas;
Aussi fuyez toujours les lacs
Du diable & faites pénitence,
Et vous serez en assurance.

Amen.

Les Signes précédant le Jugement dernier.

EN ce petit Traité, nous déterminerons les signes qui précéderont le Jugement général de Dieu, qui est tant miséricordieux & ne nous veut jamais punir, que préalablement il ne nous envoye quelques signes précédens, pour nous inciter à faire pénitence. Et selon les Docteurs, je trouve quatre signes qui précéderont premièrement, & auprès viendront quatre autres signes, lesquels Saint Jérôme dit avoir trouvés ès Annales & Chroniques des Juifs, desquels je parlerai par ordre. Le premier signe des signes précédant la fin & consommation du monde, sera que la puissance de satan, laquelle par la vertu de la Passion du Rédempteur, étoit diminuée & liée, sera lâchée & déliée; jaçoit ce qu'auparavant, par la vertu de ladite passion, elle fut tellement liée qu'elle ne pouvoit pas tant nuire aux hommes comme elle vouloit; car le Diable est lié & détenu jusqu'à certain temps, auquel il sera délié, afin qu'il nuise plus fort par tentation & persécution, pour plus grande purgation & probation des Elus & plus grande subversion & damnation des mauvais; car à la fin du monde, les bons seront parfaitement bons, & les mauvais parfaitement mauvais, selon ce qui est écrit en l'Apocalypse, au dernier chapitre: *Tempus enim propè est qui nocet noceat adhuc, & qui in sordibus est sordeat adhuc. Et qui sanctus est sanctificetur adhuc.*

Le second signe des quatre précédant la fin du monde, sera quand la charité sera refroidie; car ainsi comme l'homme, lequel les philosophes appellent le petit nombre, quand il se vieillit la chaleur refroidit en lui, & quand il vient l'heure de sa mort, elle défaut du tout en lui; pareillement est du grand monde, car tant plus il ira en avant, & qu'il approchera plus près de la fin, la charité, qui est la chaleur de la vie spirituelle, refroidira, & finalement défaudra, pource que le monde jà prochain de la mort & de sa fin; & *item* sera froid par faute de charité, & par sainte dévotion, esquelles deux choses consiste la conservation de la vie spirituelle. Car comme ainsi soit que nous voyons la ferveur de charité presque éteinte, lumière de de dévotion & oraison presque sèche & tarie.

Que pouvons-nous dire autre chose, sinon que la fin du monde approche, ainsi que dit l'Apôtre en l'Epître qu'il écrit aux Hébreux, au huitième chapitre: *Quod autem antequam & funescet propè interitum est.*

Et si aucun veut considérer comme on sert maintenant indévotement & irrivéremment à Dieu, comme il est contemné & déshonoré, & détestablement blasphêmé, il verra que dévotion n'est pas seulement refroidie; mais peut être dite éteinte.

Quand au regard de la charité envers son prochain, & comme elle est presque faillie, apert évidemment; car plusieurs qui sont tous nuds crient, & si n'ont point d'aide, & plusieurs faméliques meurent de faim, qui n'ont nul secours. La porte de pitié est close, la fontaine de compassion a clos ses ruisseaux; pilleries & larcins s'exercent sur les innocens, lesquels n'ont aucune assistance. Foi est faillie entre plusieurs parens & amis. Ne reste fors que Dieu fasse son jugement sur ceux qui ont chassé & mis hors du monde charité & miséricorde. Le tiers signe des quatre précédant la fin du monde sera quand toutes manières de péchés & iniquités seront au monde, cainte de Dieu postposer & arrière mettre, quand il n'y aura vérité, miséricorde ni pitié au monde; mais toutes tromperies, mensonges & fallaces.

Et quand les hommes s'aimeront d'un amour privé, & qui ne leur faudra que de leur privé profit, de laquelle chose procède tous vices, ainsi que de charité procède toute vertu; car les hommes & femmes, avant la fin du monde, seront convoiteux, élevés & orgueilleux, blasphêmateurs du nom de Dieu, inobédiens à leurs parens & supérieurs spirituels & corporels. Ils seront ingrats, traîtres, détracteurs, rebelles & sans paix. Ils aimeront plus leurs voluptés charnelles que Dieu. Ils seront pleins de toutes malices, d'avarice, de trahison, de fornication, d'envie, d'homicide, de contumelies & inventeurs de faussetés & perverses inventions, ainsi que décrit l'Apôtre en l'Epître seconde à son disciple Timothée.

Considérons en nous-même, & pensons selon la droite vérité, quels gens, quel monde il court maintenant, & regardons si lesdites

choses ne sont point presque advenues & vérifiées. Certes, quand j'ai bien considéré, j'ai grand peur que oui; car aujourd'hui les péchés sont si grands, qu'il n'est homme qui ne les sût suffisamment écrire ni réciter. Dieu par sa grace veuille amender son peuple, & le fasse tourner & convertir à pénitence. Le quatrième signe des quatre précédant le grand jugement général & la fin du monde, est signe que le temps approchera auquel Dieu le Créateur viendra juger son peuple selon les démérites parites du monde, & outre toutes les créatures vivantes en icelui.

Car premièrement, selon les paroles de notre Rédempteur Jesus-Christ, récitées en S. Matthieu, ch. 24: batailles se feront entre les hommes ennemis & adversaires les uns des autres par-tout le monde. Un peuple se soulevera l'un contre l'autre, & un royaume à l'encontre de l'autre, séditions, tromperies & trahisons se feront ès villes & cités entre les citoyens & habitans; paix sera ôtée de la terre. Les gregneurs hommes s'élèveront contre les moindres & contre eux-mêmes. Les moindres contre les gregneurs & contre eux-mêmes; une cité s'élèvera contre l'autre; l'enfant contre le vieillard, le paysan contre le noble, le prince contre le sujet, & au contraire le sujet contre le prince; une religion contre l'autre: il n'y aura monastère ni collège où il n'y ait tumulte & débat, commotion & sédition, & sera rempli de ce qui est dit en Jérémie, au c. 9: *Unusquisque à proximo suo custodiat, & aqua sequatur.*

C'est-à-dire, un chacun se donne garde de son prochain, & n'ait fiance en son frère; car un chacun soi-disant ami cheminera lors frauduleusement, & un frère se moquera de l'autre & ne parlera point de vérité avec lui. Il parlera paisiblement sous couleur de paix avec son ami, mais il lui mettra secrètement ainsi lieuses & assujetties. Mêmement sera alors accompli ce que dit le prophête Michée.

Garde-toi de ta propre femme qui dort entre tes bras, car elle trahira lors son mari.

Le fils fera injure & contumélie à son père, la fille à sa mère.

Les propres familiers serviteurs & domestiques de l'homme seront ses ennemis, car un frère livrera l'autre à la mort; le père abandonnera son fils & le livrera à la mort.

Les enfans s'élèveront contre leurs pères & les poursuivront à la mort. Et véritablement quand ladite commotion sera au corps de la chose publique, ce sera signe évident de la fin du monde. Autres commotions seront ès élémens; car devant la fin du monde seront famine générale, non pas en région seulement, mais par-tout le monde généralement; car il y aura stérilité en terre, laquelle ne portera nul fruit ni autres choses pour la vie. Six grands mouvemens de terre se feront contre le cours naturel, plusieurs cités, tours & châteaux seront détruits & abattus.

En la mer & aux fleuves y aura plus grandes tempêtes & commotions qu'au temps passé. L'air sera rempli d'épidémies & d'infections, d'où viendront plusieurs mortalités, corruptions innombrables tant ès hommes qu'ès bêtes, tonnerres, corruscations & tempêtes, vents & tourbillons seront plus impétueux qu'ils ne furent jamais; tellement que les hommes seront indignés & constitués en merveilleuse crainte & perplexité. Et pour ce que comme dit est, S. Jérôme récite qu'il a trouvé quinze signes précieux précédant le jugement de Dieu, dont nous parlerons ici par ordre. Mais à savoir si lesdits signes seront continuels sans quelques intervalles entre eux; S. Jérôme ne l'a point exprimé, ni les autres Docteurs n'en affirment rien de certain, mais le laissent & remettent en la volonté de Dieu le Créateur.

Enseignemens & autorités à tous états.

QUi n'a d'autre ami que de gendre,
Ni bestial que de chèvres à vendre,
Voisins, rivières & avocats,
Il n'a guère de soulas;
Parens sans amis,
Amis sans pouvoir,
Pouvoir sans vouloir,
Vouloir sans effet,
Effet sans profit,
Profit sans vertu
Ne vaut un fétu;

Perſonne ignorante
Pourvue en l'Egliſe,
Sert Dieu en la guiſe
D'un âne qui chante.
Moquer autrui ou blâmer par uſage,
D'être inconstant, c'est de non être ſage,
Nul ne point louer ou blâmer;
Les faits font l'homme tant qu'il est déclamé,
Cuidant vouloir, fou ne priſe nul que lui;
Mais le ſage ne doit préſumer de lui.
De ſe moquer ne fut bien nullement,
Car moqueurs ſont moqués finalement:
Ce que Dieu donne à l'homme de nature,
Etre ne peut d'aucune créature:
Faire & parler à point eſt grande ſageſſe,
Mais folie est de trop grande largeſſe;
Peu nuit le faire, mais par trop de langage,
Maintes fois fait à ſon maître dommage;
Combien peu grand dormir eſt ſans ſonge,
Pareillement grand parler eſt menſonge.
Le ſage aviſe qui parle ou combien,
Ce que fou penſe dit ſoudain, mal ou bien,
Ouïr & voir ſoit, & taire de tout,
Garde noiſe, & nourrit paix par-tout:
Homme plaideur eſt de menteur mécru,
Quand il dit vrai, à grand peine eſt-il cru.
A celui est bon renom véritable,
Qui en ſes dits & faits n'est variable,
Homme orgueilleux en guider affiché.
Humilité en tout homme bien ſied,
Plus ſe tien bas, plus haut on l'aſſied;
Prudence apprend à vivre par raiſon,
Là où elle est, heureuſe eſt la maiſon.
Il eſt prudent qui au temps futur viſe,
Mais que pourvoir à celui-ci aviſe;
Le temps perdu on ne peut recouvrer,
Parquoi eſt bon quand temps est bien ouvrer.
Juſqu'à la mort vit l'homme en eſpérance,
Combien qu'à nul ne donne aſſurance:
Soudainement fortune l'homme monte;
Mais plus ſoudain le renverſe & démonte.
Qui ne craindroit les hommes plus qu'un
Dieu,
Infinis maux ſe feroit en maint lieu,
Qui trop haut monte, très-bas chet ſouvent,
Petite pluie abat ſouvent grand vent.
Très-heureux eſt celui qui tient ſa vie
En ſimple état, mais qu'il n'ait d'autre envie;
L'homme n'est pas riche de grand avoir,
Mieux vaut avoir peu & ivvre en joie,
Que vivre en deuil & avoir grand voie.
Des biens mal acquis par aucun ſentier,
Ne jouira le troiſième héritier.

F I N.



LA VIE
DU
MAUVAIS ANTE-CHRIST.

CHrétiens, qui voulez la gloire
De Dieu éternel avoir,
Employez-y ſens & mémoire,
S'il vous plaît, & pourrez ſavoir
Comment Ante-Chriſt viendra voir,
Vers la fin de ce préſent monde,
Pour pluſieurs ames décevoir
Et damner en foſſe profonde.
En Babylone la cité,
Un paillard Juif abominable,
De luxe lors incité,
Connoîtra, comme Juif damnable,
Charnellement ſa propre fille,
Dont naîtra le faux miſérable
Ante-Christ, ſelon l'Evangile.
Et combien que la maudite
Lignée d'Adam ſera extrait,
Si aura pour ſa conduite
Un bon Ange, l'autre imparfait;
Mais pour ſon damnable forfait,
En nature trop miſérable,
Le diable ſera ſon attrait,
Délaiſſant ſon Ange ſauvable.
En deux cités nourri ſera:
Maudit eſt le fils de putain;
Bethſaïda ſe nommera
L'une, l'autre Corrozaïn;
Tant du peuple Malachirin,
Comme des Babyloniens;
Le témoignage de Saint Augustin,
Et d'autres Docteurs anciens.

En Capharnaüm régnera
Dès son âge d'adolescence,
De pur or couronné sera;
Par les faits de son alliance,
Puis, pour démontrer sa puissance,
Trois Rois Chrétiens il occira;
Sept autres, par obéissance,
Hommage prêter leur fera.
Lucifer fort exaltera
Le monstre plein d'outre-cuidance,
Car monts sur monts tomber fera
Par diabolique puissance:
Gog & Magog à sa créance,
Avec leur grand peuple tirera,
Parquoi aura obéissance
Sur tous Princes lorsqu'il vivra;
Par fausses prédications
Beaucoup de peuple séduira;
D'or & d'argent fera grands dons,
Parquoi chacun vers lui ira.
Les images il détruira,
Les Crucifix, Saints & Saintes,
Arbes & fleurs par art & feintes,
Saintement, puis ressuscitera:
Fera morts marcher sur terre,
Foudres, tempêtes inciter,
Fuir beau temps, venir tonnerre,
Et qui pis vaudra, le faux lerre;
Le feu sur lui fera descendre,
Et sur les apostats grand erre,
Se voulant contre Dieu comprendre.
Puis en Jérusalem viendra
Le faux déloyal séducteur,
Où chaque Juif l'adorera,
Et dont le traître menteur
Lui-même se circonciera:
D'or & d'argent distributeur
Jamais ne fut tel qu'il sera.
Sesdits apostats par le monde
Commandera d'aller prêcher
Ante-Christ, où tout mal abonde,
Pour les bons Chrétiens empêcher;
Mais si lui coûtera bien cher,
Car en enfer traîné sera.
On verra diables empêchés,
Et combattre qui mieux sera;
Ceux qui ne voudront croire en lui,
Et comme Messias l'adorer,
Beaucoup de tourment & d'ennui,
Les fera martyriser:
Aux uns fera les yeux tirer,
L'autre décoler, l'autre pendre,
Vif enterrer, crucifier,
Le corps scier, brûler en cendre;
Et ce voyant, Dieu mandera
Deux saints Prophètes secourir
Tout Chrétien qui gardera
Et voudra sa loi maintenir.
L'un saint Enoch, que soutenir
La foi aux bons aidera;
L'autre Hélias, que pour mourir
De Dieu prêcher ne cessera,
Dont le faux traître, mâtin fier,
Ante-Christ de deuil crevera:
Le Bourreau de Jérusalem
Tantôt vers lui venu sera,
Qui les Prophètes tuera
En la place de la Cité,
Dont fort venger se vengera,
Etre par sa crédulité;
Et devant tous assisteront,
Promettant la gloire infinie
A ceux qui ne croiront mie
En cet abuseur, mais en Dieu;
Puis les Anges à cherclie,
En Paradis leur donneront lieu;
Si voudra lors faire le mort,
Le très-déloyal abuseur,
Trois jours contrefera le mort,
Sans mouvoir ni membres ni cœur;
Puis comme traître abuseur,
Feindra la mort ressusciter,
Et qui dira que c'est erreur,
Tôt pourra sa vie quitter.
Pour plus son orgueil surmonter,
Sur le mont Olivier ira,
Et par les diables monter,
Et porté en l'air sera,
De Jesus-Christ contestera
La glorieuse Ascension:
Pense que fort l'adorera,
La Judaïque Nation.
Alors Monsieur Saint-Michel,
Archange, prince de l'Eglise,
Le fera tôt tomber du ciel,
La sentence de Dieu promise,

Sans le toucher, mais en telle guiſe,
Que tous les Juifs qui le verront,
Laid, défait, puant, ſans feintiſe,
Très-grand horreur alors auront :
Inſupportable punaiſie
De la charogne partira,
Du faux Ante-Chriſt qui vie
Avec Lucifer conduira
A toujours, par quoi maudira
Le jour & l'heure qu'il fut né ;
Car d'un tourment en l'autre ira
Sans ceſſer, le fol obſtiné.
Tous les diables le viendront querre
Pour le porter en ſépulture
Au fond d'enfer, non pas en terre,
Corps & ame, c'eſt la droiture ;
Dix millions, par aventure,
De ces Juifs l'accompagneront
Dedans le feu qui toujours dure,
Dont jamais n'en retourneront.
Après notre doux Créateur, Rédempteur,
Quand de ſon plaiſir ſera,
Des quinze ſignes, dont grand peur
Auront vivans, lors mandera
Que ce monde finir devra, & puis fera
Tous corps humains reſſuſciter :
Maints Anges de Dieu ſonnera,
Et dira, ſus bout, ſus bout, morts,
Levez-vous, morts, venez aſſiſter
A votre dernier jugement, droitement
Votre ſentence écouter :
Tremblera bien le pauvre pécheur,
Voyez Anges & Saints trembler ;
Le juſte tranſira de peur :
Pource chacun ſa pauvre vie dénie,
Veuille de bien au mal tourner,
Afin que la Vierge Marie
Prie ſon fils, le fruit de vie,
Qu'il nous veuille pardonner,
Et puis après nous donner ſans fin,
Par ſa bénite paſſion,
Paradis, où puiſſions mener joie
En lui, notre exaltation.

F I N.

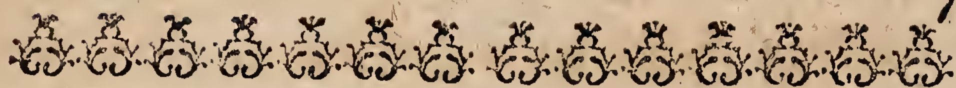


S'enſuit des quinze Signes.

AU temps que Dieu juger voudra,
Comme témoigne l'Ecriture,
Quinze ſignes démontrera
A toute humaine créature :
Premier, la mer outre-meſure
S'élèva outre les monts,
Comme un mur haut en droiture,
Se tiendra comme nous liſons ;
Après ce ſigne, le ſecond,
La mer ſe laiſſera trébucher
En abîme ſi très-profond,
Comme s'elle vouloit ſe trémuſſer,
Et pour le vrai réciter,
Dedans la terre entrera,
Si fort la voudroit détourner,
Qu'à peine voir on la pourra.
Le tiers ſera dur & amer,
Car Baleines & grands poiſſons
S'apparoîtront deſſus la mer
Certains cris & horrions ſons ;
Dieu, qui ſait les ſecrets profonds,
Si les entendra ſeulement.
Bien douter donc nous devons,
De Dieu le détroit jugement.
Le quart ſigne moult périlleux,
Et déguiſe étrange ſera ;
Car par feu grand & merveilleux,

La Mer & l'Océan ardera,
La flamme tout dévorera,
Et mettra tout poiſſon à mort,
Un tout ſeul n'en eſpérera,
Qui ce jour ne craint a tort.
Du quint ſigne ſort merveilles,
Arbres, herbes, ſueront,
Cottes & roſes merveilles
Comme ſang, puis s'aſſembleront
Tous les oiſeaux, leſquels ſe tiendront
Sans jamais boire ni manger,
Car l'ire de Dieu douteront,
Pécheurs ſeront en danger.
Le ſixième ſera d'étrange guiſe,
Et rempli d'horrible terreur,
Arbres, châteaux, maiſons, égliſe,
Trébucheront tout en jour;
Adonc du firmament un jour
Cherra tempête, foudre & orage;
Glorieuſe Vierge d'honneur,
Que fera l'humain lignage?
Le ſeptième eſt de telle nature,
Que lors deſſous le firmament,
N'y aura pierre, tant ſoit dure,
Qui ne fende promptement,
Puis heurteront fièrement,
Et ſi grand guerre ſe feront:
Quel horrible abaiſſement
Sera à ceux qui les verront.
Au huitième ſigne pour voir,
Tant fort la terre tremblera,
Que rien vivant n'aura pouvoir
D'être ſur pieds, mais conviendra,
Tous hommes & bêtes qui ſera,
Lors du haut en bas trébucheront:
Adonc un chacun cherchera
Lieu pour en terre fors muſſer.
Au neuvième s'élèveront
Les vents en grande quantité,
Que les monts & vaux tomberont,
Mettant tout à égalité;
Et pour vous dire vérité,
Des monts la ſuperfluité
Sera en poudre convertie.
Au dixième ſortiront les gens morts,
Qui s'étoient mêlés en terre,
Et ſeront de leurs ſens dehors,
Sans parler ni point enquerre,
Ebahis ſeront pour la guerre,
Qui bref mettre tout à déclin;
Bon fait mettre peine pour s'accorder
La gloire qui dure ſans fin.
L'onzième jour les os des gens
Qui du ſiècle ſont trépaſſés,
Seront ſur tous les monumens,
Qui ſeront ouverts & caſſés;
Ils ſeront tous amaſſés,
Sans qu'ils puiſſent reſſuſciter,
Pour leurs biens & maux paſſés,
Devant le grand jour paſſer.
Le douzième jour les planètes
Et les étoiles au ciel poſées,
Tomberont & apparoîtront comètes
Merveilleuſement enflambées,
Toutes bêtes lors aſſemblées,
Seront ſans manger & ſans boire;
Tels cris feront & telles huées,
Que de ſemblables n'eſt mémoire.
Le treizième eſt à douter,
Car tous ceux qui ſeront vivans
Mourront ſouvent ſans reſpirer,
Hommes, femmes & enfans,
Afin que tous ſoient comparans
Devant Dieu au grand jugement.
Le quatorzième merveilleux
Et dûr par-deſſus tous ſera,
Car à ce jour très-périlleux,
Ciel & la Terre ardera,
Feu & flamme conſommera,
Tous élémens, bas & haut,
Toute choſe redoutera
La ſentence de Dieu qui ne faut.
Le quinzième jour, pour tous vivans,
Terre & Ciel renouvelleront,
Puis incontinent, ſans délai,
Tous humains reſſuſciteront,
De toutes parts s'aſſembleront
Pour venir ouïr la ſentence
Du Juge qui tant douteront,
Point ne doit rire qui y penſe.

F I N.



LE JUGEMENT.

VOus, qui avez celle portraiture,
Arrêtez-vous, penſant profondément,
Que Dieu le Fils, qui prit notre nature,
Arrêtez-vous, conſidérant comment
Trouver ſe faut ou net ou plein d'ordure,
Penſez ces mots, vivez honnêtement,
Et ne perdez le temps que ſi peu dure :
Ici voyez la Vierge très-bénigne,
Trônes, Vertus, tendant à Dieu les mains,
Tout prêt d'ouïr la ſentence divine
Qui ſe doit donner ſur les humains;
Là feront tous Anges, Saints & Saintes,
La Cour céleſte *illec* s'aſſemblera,
Que ferez-vous, pauvres pécheurs mondains,
Quand le plus juſte à ce tout tremblera ?
Qu'eſt-ce cela qui endurer pourra,
L'ire de Dieu à tous pécheurs parante ?
Chacun craindra quand la trompette ouïra,
Diſant aux morts, levez-vous ſans attente,
Reſſuſcitez à cette heure préſente ;
Laiſſez tombeaux, ſépulchres & maiſons,
Car devant Dieu il faut qu'on ſe préſente.
Eſt-il humain tant fier & courageux,
Eſt-il Docteur tant rempli de ſcience,
Eſt-il vivant, homme ſi vertueux,
Qui n'ait alors peur de ſa conſcience?
Le Jnge eſt prêt de jeter la ſentence,
Les Sergens ſont prêts pour tôt exécuter,
Que feras-tu pécheur plein d'injuſtice,
Oſeras-tu ce dur mot écouter ?
Que te vaudront richeſſes, poſſeſſions,
Du grand tréſor dont procède tout mal ?
Que vaudront ici toutes recordations,
D'avoir été Pape ou Cardinal,
Empereur, Roi, Duc, Comte ou Amiral,
Archi-Paſteur, Prélat ſeigneuriant,
Quand un chacun, pour être principal,
Voudroit avoir été pour mandiant.
Au Jugement que pourra profiter
Etre Empereur, Baron ou Chevalier,
Porter harnois, combattre ou militer,
Ou Préſident, ou ſavant Conſeiller,
Ou être Abbé, ou Prêtre ou Séculier,
Archidiacre, ou ſubtil Orateur,
Quand à ce jour, le petit Ecolier,
Sera le plus sûr que le plus grand Docteur.
Rien n'y feront ceux qui auront des offices,
Officiaux, qui ont jugé des cas,
Rien n'y feront ceux qui auront des offices,
Prévôts, Baillifs, Procureurs, Avocats,
Clercs ou lettrés, qui menant grands effets.
Seront *illec* tous dépourvus de ſens;
Car à ce jour nul n'aura ſes optats,
Sinon les bons, les purs & innocens.
Religieux, Médecins, Confeſſeurs,
Du Mandiant, vaguant parmi le monde,
Seront alors de tourmens poſſeſſeurs,
S'ils n'ont tenu leur conſcience nette ;
Nul en état trop avant ne ſe fonde,
Pervertiſſant juſtice & vérité ;
Car tôt acquiert damnation profonde,
Qui ne maintient les règles de l'équité.
Ceux qui doivent des ames compte rendre,
Faire ſermons, prêcher ou corriger,
Soutenir droit, condamner ou juger,
Ne ſais comment ils ſe pourront juger ;
Car celui qui veut ſon ame mal loger,
Qui quiert état & la charge dépriſe,
Mondain oiſif, tu ne ſais que tu bleſſe,
Quand veut honneur & la bourſe garnie,
Saches du vrai, quand homme embraſſer,
Avec honneur la charge y eſt unie,
Laborieux, plein de coutumelie,
Ne ſait qu'il fait grande hauteſſe monte,
Bon eſt le cœur qui vers Dieu s'humilie,
Puiſqu'en la fin il convient rendre compte.
Conſidérons que vingt-ans paſſés
En divers lieux & pluſieurs régions,
De tous états ſont morts & trépaſſés,
Grands & petits, par cents & millions;
A ces propos, danſons, chantons, rions,
Menons déduit ſans crainte ni remord,
Sonnons tambours, harpes, pſalterions,
En un moment les plus forts ſeront morts,
Fors punaiſes & pâture à vers;
Si devons bien au cœur avoir vergogne,
D'aimer richeſſes ou vêtemens divers;
Mal ſe connoît l'ambitieux pervers,
Cuidant ici faire longue demeure,
Quand la mort vient qui le jette à revers,
Si très-ſujet que nul ne connoît l'heure.

On voit à l'œil la grande abusion
Des amateurs du monde misérable,
Quand pour un peu de déléction,
Faut endurer supplice perdurable;
Prise qui veut puissance profitable,
Avoir mis seigneurie ou science;
Mais moi je tiens ce mot pour véritable,
Qu'il n'est trésor que bonne conscience;
Dieu tout-puissant, de grace omnipotente,
Créa jadis notre humaine nature,
De franc-arbitre & de peine contente,
A qui suffit la simple nourriture,
Je puis juger folle la créature
Qui fait amas par desir indécent,
Plus qu'il n'en faut pour en nourrir un cent,
Quand conscience au cœur l'homme remord,
Sachez qu'il a guerre soir & matin,
Mais en passe vif qui pense à la mort,
Remémorant que nous n'avons nul demain,
On y entend que cet état mondain,
Nous appelant plaisance corporelle,
Le temps est court, le plaisir est soudain,
Garder nous faut sans souffrir peine éternelle.
Ne cuidez point que l'ame est finement,
Croire ne faut tant folle opinion,
Car l'ame vit interminablement,
Pour recevoir gloire ou punition;
N'ayez aussi telle estimation,
Que tout soit un, après le Jugement
Chacun aura sa tribulation,
Gloire aux bons, tourmens aux mauvais;
Seront vengés & guerdonnés;
Et ceux qui ont en leur charge méfait,
Seront jugés, punis & condamnés;
Ceux qui se sont follement gouvernés,
Ou en péché ont souvent mis leur temps,
Tourmens sans fin leur sont préordonnés;
S'ils n'ont été confus & repentans,
Bons & mauvais il faut que comparer,
Au Jugement, devant la Déïté:
Les bons seront des mauvais séparés,
Pour écouter ce qu'ils ont mérité,
Cap. deux mots, *Ite & venite*,
Prononcera sentence irréfragable:
Venez les bons vivre en félicité;
Allez mauvais en peine intolérable.
O le pû mort! ô sentence terrible!
Se diront lors toutes ces ames damnées;
Las! cent fois las! pourquoi fûmes-nous nées?
Nous avons en joie passé momens, années.
Or avons-nous ardeur sans finement;
Car cent mille ans & autant de journées,
Au feu d'enfer n'est que commencement.
Pour éviter cette sentence dure,
Soyons vertueux & vertu maintenons,
De jour en jour au Jugement pensons,
Et à la mort qui vient soudainement;
Honorons Dieu, jamais l'offensons,
Honorons Dieu, jamais ne l'offensons.
Le Créateur veut l'homme tant aimer,
Qui lui a jà noble don ordonné,
Ciel & soleil, étoiles, terre & mer,
Tout est pour l'homme, & Dieu pour l'homme (né,
Serve celui qui l'a fait & formé,
Remerciant Dieu de sa libération,
Ou autrement tout ce que j'ai nommé
Redondera à punition.
Au reste après qu'il convient méditer,
A par fournir œuvre de charité,
A son prochain bonnement profiter,
Tant de ses biens que d'exemplarité;
Aimerez bons, tenir fidélité,
Corriger ceux qui vont chemin oblique,
Fuir barat, soutenir vérité,
Aimer le bien de la chose publique.
Ne profanons l'état que Dieu nous donne,
Et notablement en l'état de l'Eglise;
Vous nobles gens, selon que Dieu ordonne,
Gouvernez-vous, laissant mauvaise guise,
Bourgeois, Moines & gens de marchandise,
Tenez raison, vivez par ordonnance,
Fuyez orgueil, luxure, convoitise,
Car tout sera pesé à la balance:
Oisiveté à tous vices s'accorde,
Si la devons fuir diligemment,
Et exercer pitié & miséricorde,
Faisant aumônes & donnant largement,
Car de cela tiendra son jugement:
Dieu tout-puissant, contre les convoiteux,
Punira lors l'offense grièvement,
Rémunérant les larges & piteux.
Des pauvres gens oyons compassion,
Et leur aidons en leur nécessité;
Reconfortons par visitation
Les langoureux qui ont eu fermeté;
Pas ne suffit d'avoir affinité,

A ſes prochains, ou aimer ſes amis,
Mais faut avoir tant belle charité,
Qu'on doit auſſi aimer ſes ennemis.
Penſons ſouvent à la céleſte gloire,
Recogitons à notre heure prochaine;
Le Jugement ſoit toujours en mémoire,
Et n'oublions d'enfer le dur domaine:
Qui bien y penſe ne fait choſe vilaine,
Comme jadis le Sage l'exprima,
Diſant à tous: O! créature humaine:
Memorare ſemper noviſſima.

Prions Dieu qu'il nous donne la grace
De toujours en vertu profiter,
Fuir le péché, répudier fallace,
Faire le bien & le mal éviter,
Et tellement nuit & jour réſiſter
A l'ennemi qui nuit ouvertement,
Que nous puiſſions sûrement aſſiſter
Avec les Saints au jour du Jugement.

F I N.

EXTRAIT DE LA PERMISSION DU ROI.

PAR grace de Sa Majeſté, accordée le 6 Mai 1728, ſignée NOBLET, & ſcellée, il eſt permis à Pierre GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes, d'imprimer en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant l'eſpace de trois années conſécutives, pluſieurs petits Livres intitulés: *La grande Danſe Macabre*, *Galien Reſtauré*, *la Meluſine*, *le Calendrier des Bergers*, *la grande Bible des Noels*, *le Marechal Expert*; *le Secrétaire François*, *la Ville de Paris*, *l'Ortographe Françoiſe*, *les Trois Maries*, *le Martyre de Sainte Reine*, *Saint Alexis*, *Tragédie*, *la Vie de Sainte Anne*, &c. avec défenſes à tous Imprimeurs-Libraires & autres perſonnes, de telle qualité & condition qu'ils ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie & Imprimerie, &c.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII de la Chambre Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 124, fol. III, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 21 Mai 1728.

COIGNARD, *Syndic.*

opera et delectationes carnales impediunt eius ascensum sursum.

